

**DENIS GUÉNOUN**

**L'ÉNÉIDE, D'APRÈS VIRGILE**

© D.G., 1982

## *Préface à la nouvelle édition*

*Le poème intitulé L'Énéide, d'après Virgile a été écrit en 1982. Il marque une rupture, un moment inaugural.*

*En tant que poème, d'abord. Presque deux décennies plus tôt, j'avais publié deux petites plaquettes poétiques, en sortant de l'adolescence<sup>1</sup>. Mais ensuite, au théâtre ou dans les essais d'essais, j'avais surtout pratiqué la prose<sup>2</sup>. Or, à partir de ce texte-ci, et pour la vingtaine d'œuvres pour la scène qui ont suivi jusqu'à ce jour, la forme (et pas seulement la forme) poétique, ou du poétique, ne m'a plus lâché. Toutes les pièces ultérieures sont agencées « en vers » – et lorsqu'y figurent des passages en prose, c'est seulement en reconnaissant dans celle-ci une « idée de la poésie »<sup>3</sup>. Pourquoi cette idée s'est-elle imposée, avec L'Énéide ? Une petite équipe s'était rassemblée à Marseille en vue d'y créer un nouveau spectacle<sup>4</sup>. Bien avant la rencontre avec Virgile, ce projet avait choisi de s'intituler Un*

---

<sup>1</sup> *Eblouissance*, 1965, et *La Longue Saison*, 1966, Ed. de la Salamandre. Ces poèmes seront réédités dans ce même programme de publications sur internet.

<sup>2</sup> Par exemple, pour *Le Règne blanc* (1975), en accès libre sur : [Le Règne blanc](#). Cependant, dès les traductions de *La Nuit des rois*, de Shakespeare (1975) et d'*Agamemnon*, d'Eschyle (1977), je m'étais attaché à respecter l'alternance entre vers et prose (ou entre différents types de versifications) qui s'observe dans les textes originaux. Ces deux traductions seront publiées dans le cadre de ce programme de rééditions sur internet.

<sup>3</sup> Selon le célèbre mot de Walter Benjamin, qui est bien plus qu'un mot : « L'idée de la poésie, c'est la prose. » In *Le Concept de critique esthétique dans le romantisme allemand*, II, II, Flammarion 1986, p. 150. Pour ce qui est des agencements en vers, on peut se reporter à la préface du *Pas*, en accès libre sur : [Le Pas](#), pp. 6-7.

<sup>4</sup> J'ai travaillé, entre 1975 et 1982, dans le cadre de la compagnie *L'Attroupement*, que j'avais fondée avec Patrick Le Mauff et Bernard Bloch, et qui affirmait un fonctionnement très collectif. Dès la fin de 1980, je ressentis le désir d'assumer plus directement le rôle de metteur en scène. Je réunis donc, dans un projet d'École, un groupe de jeunes comédiens pour *Un Chapeau de paille d'Italie*, présenté au Festival d'Avignon en 1981 (sur ce spectacle, voir Eugène Labiche, *Un Chapeau de paille d'Italie*, édition de Robert Abirached, Folio-théâtre 2009, pp. 152-154). Puis, avec quelques uns d'entre eux, se constitua un nouveau groupe à Marseille. Grâce à l'indéfectible amitié me liant à Patrick Le Mauff (resté, lui, à Lyon pour les années suivantes), ce nouveau groupe entreprit son travail comme « groupe de Marseille de L'Attroupement », avant de se transformer, en 1983, en une nouvelle compagnie dénommée Le Grand Nuage de Magellan, qui mena son activité à Chateaufallon (Var), puis à Reims, jusqu'en 1990. On trouvera les noms des compagnons de cette aventure dans le générique qui figure à la fin de cette édition, ci-dessous p. 98.

poème pour la Méditerranée. *Pourquoi un poème ? Sans doute par un goût, ancien, jamais démenti, pour le poétique en général, et le poème scénique en particulier. Nous travaillions sur toutes sortes de textes, sans trouver ce qui nous convenait. Puis nous avons lu Virgile. Son épopée, dans sa première moitié (maritime, précisément) nous est apparue comme une éclaircie incroyablement congruente avec ce que nous cherchions. Et nous nous sommes mis à répéter à partir du texte latin, dans l'une ou l'autre de ses traductions alors disponibles. La matrice du scénario, le contenu des « scènes » dont la succession s'offrait à nous, ont suscité dans le travail d'inoubliables joies. Et la décision de nous vouer à ce texte ne s'est plus démentie. Pourtant, après les premiers essais, une insatisfaction apparut. Nous regrettions le manque de valeur poétique des versions françaises. Elles étaient précises, parfois très heureuses, mais leur langage manquait de cette consistance que nous avions trouvée dans d'autres poèmes. Et j'en vins à penser, instinctivement, ou au moins pratiquement, que la matière poétique était indissociable de l'acte de théâtre. Jusque dans ses prolongements prosaïques, mais à partir du geste, à la fois physique, oral et spirituel que déploie le dire poétique, et qu'exprime peut-être au mieux, en français, l'ancien et très beau mot de diction. Malgré l'enthousiasme éprouvé en découvrant Virgile, je cherchais un texte dont la version française fût, de façon plus dense, celle d'un poème.*

*Au même moment, j'en étais venu à fréquenter, d'assez près, les écrits du poète grec Yannis Ritsos. En particulier ceux des années cinquante et soixante, où une parole extrêmement simple – disons : d'ambition « populaire », en un sens très haut – se mêle, et en vérité se fond, avec la tension d'un dire poétique puissant. C'était le cas du recueil *La Sonate au clair de lune*, ou encore du poème *Les Vieilles Femmes et la mer*<sup>5</sup>. Cette écriture me semblait manifester une sorte de perfection, aussi bien en elle-même qu'au regard du type de pratique scénique que nous cherchions. Mais, malgré le désir qui circula quelque temps, les poèmes de Ristos nous paraissaient moins directement adéquats à notre projet que le grand récit de Virgile. J'en vins donc, un beau jour, à me dire, en toute inconscience, qu'il nous fallait une *Énéide* comme réécrite par Ristos – il avait produit, plusieurs fois, des poèmes repris et transposés à partir de la littérature ancienne. Et, ne voyant pas bien à qui demander cette écriture,*

---

<sup>5</sup> Y. Ritsos, *La Sonate au clair de lune*, Seghers, 1976 ; *Les Vieilles Femmes et la Mer*, Fata Morgana 1978 (qui fit l'objet d'un spectacle de l'Attroupement en 1981, pensé et joué par Michèle Goddet et Elisabeth Macocco, et intitulé *Un Voyage à faire*). Il me semble que c'est Michel Doumenc qui avait attiré notre attention sur ces textes. Dans ces mêmes années, *Le Choral des pêcheurs d'éponges* (Gallimard, 1976) fut mis en scène par Patrick Le Mauff.

*je décidai de m’y appliquer moi-même. Je tentai ainsi, Ristos à la main, m’imprégnant de son style et de sa phrase, de sa prosodie et du mouvement de ses vers, de réécrire à ma façon le récit de Virgile – en tout cas les six premiers chants, pour nous en tenir à cette première moitié de l’épopée, dont la Mer est l’élément. Je proposai du chant I ma version française, poétique à ma manière, contemporaine dans son langage, en la lisant à l’équipe du spectacle rassemblée. Ils approuvèrent vivement. Je continuai, à mesure que les répétitions avançaient. Et cela déboucha sur le spectacle joué à partir de l’automne 1982<sup>6</sup>.*

*Deux autres changements ont été associés à ce texte. D’une part, il fut le premier de mes écrits à paraître en un véritable livre. Les éditions Actes Sud venaient de naître. Jean Viard, ami de jeunesse, était proche d’Hubert Nyssen, fondateur et directeur de la maison. Par son intermédiaire, le texte fut proposé, accepté, et devint ainsi un des tout premiers ouvrages de l’éditeur appelé à un si brillant avenir. Actes Sud, à ses premiers pas, n’avait pas encore de collection réservée au théâtre, et le livre fut publié dans le format et le papier, si reconnaissables, qui marquèrent ces premières publications et contribuèrent vivement à leur succès. La compagnie s’y associa, comme c’est presque toujours le cas pour les livres liés à la scène. Cela fit un bien bel ouvrage, comme le sera, un peu plus tard, Le Printemps. Un mot du titre : le texte, sous ma signature, est bien intitulé L’Énéide, d’après Virgile, et la source figure donc dans la dénomination de l’ouvrage, comme ce sera le cas, quelques années plus tard, avec Un Conte d’Hoffmann. Dans ce que j’ai produit pour la scène, il y a eu des traductions, respectant le mieux possible le texte d’origine : l’Agamemnon, d’Eschyle, La Nuit des rois, de Shakespeare, ou, beaucoup plus tard, La Nuit des buveurs, c’est-à-dire Le Banquet, de Platon. A l’opposé, j’ai construit des œuvres originales, dont*

---

<sup>6</sup> Créé en septembre et octobre 1982 aux Centres Fontblanche, à Vitrolles, près de Marseille (voir ci-dessous p. 98) ce spectacle fut joué ensuite au théâtre de Choisy-le-Roi, alors dirigé par Edith Rappoport, puis en divers lieux de tournée – en particulier au Festival de Munich au printemps 1983. Il donna lieu à un enregistrement intégral par France Culture, puis à un tournage pour FR3, confié aux mains expertes de l’admirable Raoul Sangla. Malheureusement, cette télévision nous avait demandé de concentrer la totalité du récit en deux heures, alors que le spectacle était beaucoup plus long. Dans la version filmée, le texte est donc recomposé en miniature, contracté sur son squelette. Mais le souvenir de ce tournage (de trois semaines) et, pour l’essentiel, son résultat, restent chers à nos cœurs. De son côté, la captation radio pour France Culture, qu’il faudrait pouvoir exhumer dans son intégralité, présente le très grand mérite, entre autres choses, de conserver la mémoire des séquences musicales. Elle fut réalisée en 1983, au théâtre de Chateaufallon, par le regretté Jacques Taroni, dans une prise de son dirigée par Madeleine Sola.

*je créais moi-même le scénario comme le tissu du texte : depuis les trois pièces composant la Trilogie de Pâques (Le Printemps, La Levée, Le Pas) jusqu'à, tout récemment, Mai, juin, juillet ou Le Citoyen. Entre ces deux séries, des adaptations. Si j'avais à les définir aujourd'hui, je dirais simplement que j'y suis responsable, pour l'essentiel, du texte et de sa tissure, mais que le scénario est emprunté à une œuvre ancienne. C'est ce qui se produisit pour Le Règne blanc (1975, d'après l'Edouard II de Marlowe), cette Énéide, d'après Virgile (1982, d'après les six premiers chants du poème), puis Un Conte d'Hoffmann (1987, d'après L'Homme au sable), X ou le petit mystère de la passion, (1990, adapté de l'Évangile selon Matthieu avec des emprunts à d'autres textes néotestamentaires), et, bien plus tard, Ruth éveillée (2008, d'après le livre biblique de Ruth et Booz endormi, de Victor Hugo). Ainsi, cette Énéide fut donc mon premier livre publié, si j'excepte les deux petites plaquettes de poèmes éditées par Guy Chambelland en 1965 et 1966.*

*Enfin, ce fut là le début d'un chemin d'écriture qui se poursuit encore. Non que j'y aie commencé de tenir la plume (ou le clavier) : mon premier poème fut publié quand j'avais huit ans (... j'y reviendrai un jour peut-être), la première pièce de théâtre écrite à la prime adolescence, et je n'ai pas cessé depuis lors. Mais si ce texte-ci marque une sorte de début, c'est à cause de sa belle édition, mais aussi parce que j'écrivis ensuite de nombreux textes pour la scène, tous joués et publiés, quelques uns dans divers pays. Ils furent suivis d'ouvrages non dramatiques, d'essais ou de récits, édités en plusieurs langues.*

*Je ressens donc beaucoup de gratitude pour cet écrit, et j'avoue l'avoir relu pour ce travail de réédition avec un énorme plaisir. Il a fait l'objet de plusieurs mises en scène après la mienne, et ne cesse d'intéresser des hommes de théâtre ou des compagnies. Ce pourquoi je suis particulièrement heureux de le rendre à nouveau disponible pour quiconque souhaitera le lire, et éventuellement le présenter en public.*

Octobre 2015

*Pour René et Yvonne,  
là où ils sont.*

## ***CHANT I***

La scène représente la mer immense.  
Sur la mer, des bateaux, en assez grand nombre – vingt, remplis des  
restes d'un peuple qui s'enfuit.  
D'où viennent-ils ? de Troie.  
Troie, la ville immense, radieuse  
qui est rasée maintenant, qui a péri dans les flammes, en une nuit,  
égorgée, saccagée par une armée saouïe de sa victoire  
par des soldats devenus fous  
à force d'attendre,  
dans cette guerre qui n'en finissait pas,  
les Grecs.

Ils sont en fuite depuis longtemps – plusieurs années.  
Au début, il y avait vingt bateaux, gorgés de monde  
dont la ligne de flottaison s'enfonçait profond sous le niveau de la  
mer  
à cause de la surcharge des hommes, des femmes, de tout ce qu'ils  
ont emmené  
les enfants, les sacs de grain, les couvertures,  
les boîtes de conserve, les valises trop pleines, les vieux  
médicaments pour si tu attrapes quelque chose  
le petit accordéon, les portraits de famille, la télé

et puis, avec le temps, les bateaux se sont allégés  
il y a des vieux qui sont morts, et que l'on trouve, ici ou là, enterrés  
sur un rivage  
certains en ont eu assez, et se sont arrêtés, sans repartir, lors d'une  
escale  
Anténor a pris sa femme et ses gosses, et a dit : je veux construire ma  
maison ici,  
il y a eu de très jeunes gens, grandis sur les bateaux, qui sont restés  
entre les bras d'une femme,  
et des jeunes filles de vingt ans, brunes, aux cheveux bruns lisses et  
longs, un peu altières comme sont les Troyennes, marchant  
droit dans les rues du port sous le regard des hommes et le



sourire stupéfait du soleil, le front et les cheveux pris dans un carré de drap multicolore, le regard noir, impossible à joindre, la force féline dans les hanches,  
 qui ont trouvé un mari.  
 Mais les autres, le plus grand nombre, sont restés sur les bateaux, ils y sont encore,  
 le rivage les effraie  
 vous pouvez les reconnaître à leurs grands yeux écarquillés, à cette façon de tressaillir au moindre bruit, de ne se déplacer qu'en groupe, de ne s'attarder nulle part,  
 ils voient des Grecs partout.

Un dieu les hait, les pourchasse, voudrait voir leurs navires brisés et leurs cadavres épars sur la mer.  
 C'est un dieu-femme, Junon. Elle les poursuit de sa haine depuis des années, elle a pris sa part, considérable, dans la défaite et la destruction de la ville. Pourquoi ?  
 On raconte qu'un Troyen, Pâris, fut appelé un jour à prononcer, entre les trois déesses, quelle était la plus belle. C'était à l'occasion des noces de Pelée et de Thétis. Tous les dieux avaient été conviés, sauf un, Eris, la Discorde.  
 Furieuse d'être ainsi tenue à l'écart, Discorde jeta une pomme d'or au milieu des convives – la pomme de Discorde – et sur cette pomme était écrit : A la plus belle.  
 Aussitôt, trois déesses se présentent : Junon, Minerve et Vénus. Pour les départager, Jupiter en appela au jugement d'un homme, ce Troyen, Pâris.  
 Junon lui promit la souveraineté sur l'Asie, – toute puissance sur l'Orient ;  
 Minerve lui promit la faveur des armes, tout le bonheur de la guerre, la gloire des guerriers ;  
 et Vénus lui promit la plus belle des femmes.  
 Pâris donna la pomme d'or à Vénus.  
 Et c'est là l'origine de la fureur des deux déesses bafouées contre Troie, qu'elles poursuivirent de leur haine jusqu'à la destruction de la ville et son saccage,  
 de leur vindicte contre ce peuple qui avait dédaigné la puissance et la gloire  
 pour choisir la beauté.

Et voici que passent les Troyens, avec leurs vingt navires, sur la mer immense. Ils quittent la Sicile, et font route vers l'Italie.

Junon, du haut de sa rancœur, les regarde passer. Et voici ce qu'elle se dit, en elle-même :

Comment ? Encore les Troyens ?

Encore en route ? Encore vivants ?

Mais Minerve,

la fille de Jupiter, mon mari,

n'a-t-elle pas pu brûler la flotte des Grecs

et la faire sombrer

pour la faute d'un seul d'entre eux,

Ajax ?

et moi,

Reine des dieux,

sœur et femme du maître des mondes et des empires

depuis des années je m'épuise,

je m'essouffle

à faire la guerre contre un seul peuple ?

qui pourra m'adorer, après cette impuissance ?

qui viendra, suppliant, charger d'offrandes mes autels ?

Ainsi roulent en son cœur des pensées enflammées.

Elle se met en marche vers la patrie des orages, la terre des vents furieux, Éolie.

Là, le roi Éole retient captifs, dans une caverne, les souffles, les autans, les tempêtes.

Au-dedans, les vents grondent et rugissent leur colère d'être ainsi enfermés,

comme des fauves.

Mais Jupiter a craint que les vents, partout libérés, ne balayent dans les espaces infinis

et la terre, et les mers, et les monts

il a donné mission au petit roi Éole de les tenir prisonniers, de les faire taire si possible

et, à l'occasion, sur ordre seulement, d'en lâcher quelques-uns.

Junon parle à Éole :

Éole,

Jupiter t'a donné  
 le pouvoir d'ouragan, le pouvoir de tempête.  
 Regarde, sur la mer,  
 la race ennemie, qui navigue.  
 Déchaîne les vents, Éole  
 coule la flotte, veux-tu  
 disperse les navires et sème sur la mer les cadavres,  
 j'ai à moi quatorze nymphes, tu verras,  
 de formes superbes  
 je t'offrirai Déiopée, la plus belle,  
 je la joindrai avec toi d'un lien impossible à briser  
 te la donnerai pour toujours  
 Elle aura pour toi sa vie tout entière  
 et te fera de beaux enfants.  
 Éole se rue vers la caverne, en frappe le flanc de son sceptre  
 et les vents en jaillissent par la porte qui s'ouvre  
 Ils se jettent et bondissent et se roulent vers la mer  
 Vers la flotte, vers les Troyens,  
 vers le peuple qui s'enfuit.

La tempête s'est abattue sur la flotte  
 a projeté les navires au fond des gouffres et au sommet des vagues  
 mêlant aux clameurs des masses marines  
 aux hurlements des câbles, des coques, des mâts  
 le cri grêle, effacé, des gorges humaines.  
 Mais Neptune, dieu des mers qui réside au fond des flots  
 a entendu ce tapage, la-haut, dans les surfaces mouvantes  
 il s'en irrite, il s'en émeut.  
 On a mis les mers en désordre sans son avis  
 on brave sa demeure, et son toit.  
 Il reconnaît l'œuvre de Junon, qui est sa sœur,  
 sort sa tête calme hors des eaux déchaînées  
 crache sa colère et son mépris à la face des vents  
 qui s'étonnent, cèdent au désarroi, puis s'effraient et refluent en  
 désordre,  
 laissant la mer, tout soudain, retrouver son repos.

Alors Énée, le chef des Troyens,  
 et ses compagnons, veulent gagner le rivage le plus proche.

Ils accostent en Lybie, dans une baie profonde et retirée,  
si calme que les bateaux ne demandent  
ni ancres, ni amarres.

Là, les Troyens courent vers la terre,  
s'agrippent au sable, se collent à la grève,  
trempés, ruisselants de l'eau de la mer.

Achate fait un feu.

On décharge les navires de leurs objets brisés, de leurs nourritures  
pourries

Énée monte sur une colline pour chercher sur la mer d'autres  
bateaux, d'autres Troyens

Mais la mer est vide, toute plate, et le ciel si clair qu'on pourrait dire  
qu'il ne s'est rien passé.

On chasse, on mange. On écoute le silence des arbres et la rumeur  
paisible de ce pays inconnu.

Énée parle aux Troyens :

ma société, mes proches,  
souvenons-nous de nos malheurs anciens,  
c'était pire.

De même qu'alors,  
un Dieu mettra fin à ceci.

Hors d'ici la tristesse, et la peur.

Peut-être, un jour, penserons-nous avec plaisir  
au jour qui est là.

Il y a une route, et au bout,  
une patrie, et la paix des maisons, et Troie ressuscitée.

Tenez,

durez,

jusque là.

Les Troyens mangent en silence,  
la nourriture les rend à la vie.

Ils n'ont plus faim, s'étendent sur l'herbe  
parlent des absents, des bateaux disparus,  
espèrent qu'ils sont vivants, comme eux, sur un rivage  
et, bientôt, c'est un murmure

une rumeur de noms, qui gronde  
de noms Troyens qu'on cite, qu'on se passe, qu'on s'échange  
dans la nuit qui tombe doucement.

Ils s'endorment.  
 Pendant leur sommeil, une scène se joue dans le ciel,  
 entre Vénus, la déesse,  
 et Jupiter, maître de tout.

–<sup>7</sup> Dis, mon père  
 que t'ont fait les Troyens  
 pour que l'Univers se ferme devant eux ?  
 Quel crime, dis ?  
 Tu m'avais promis pour eux une patrie  
 et la descendance d'une race souveraine :  
 j'y ai cru.  
 Cette pensée m'a fait tenir  
 pendant le saccage, pendant les massacres.  
 Qui t'a changé ?  
 D'autres ont pu s'enfuir, regarde Anténor,  
 se réfugier sur une terre accueillante,  
 s'arrêter !  
 Énée seulement, qui est mon fils,  
 court de tempête en naufrage  
 et sa route lui est fermée.  
 c'est le prix, pour sa piété, dis,  
 pour sa sagesse ?

– N'aie pas peur,  
 ma toute-petite, mon enfant.  
 Les Troyens, et ton fils  
 trouveront la terre  
 qu'il leur faut.  
 Les destins le veulent,  
 ce n'est pas moi qui décide,  
 ni personne.  
 Ma femme peut le retarder un peu,  
 beaucoup peut-être,  
 pas plus.

---

<sup>7</sup> J'introduis ici des tirets, qui ne figuraient pas dans l'édition initiale. C'est pour marquer le changement de locuteur, lorsqu'il n'est pas clairement induit par le contexte, ou par un membre de phrase tel que : « Enée parle aux Troyens : » (p. 12) ou « Et c'est maintenant Enée qui s'écrie » (p. 16). Mais, je le reconnais, la distinction n'est pas toujours nette.

Le destin est là  
 le destin attend  
 son heure,  
 et l'heure viendra,  
 son heure viendra,  
 c'est tout.

Énée, sous les étoiles, a pensé, toute la nuit.  
 Au petit matin, il se lève, et veut découvrir les habitants de ce pays,  
                   hommes ou bêtes.  
 Il part à la rencontre des terres et des paysages.  
 Achate est avec lui,  
 les autres continuent de dormir.

Sa mère, qui est Vénus, la déesse, vient à sa rencontre. Elle a pris la  
                   forme d'une toute jeune fille, presque une enfant.

– Jeunes gens, je cherche ma sœur, qui a mon âge, qui me ressemble  
 et qui court aussi dans ces vallées,  
 comme moi

– Je n'ai pas vu ta sœur, jeune fille, mais toi que je vois, tu me parais  
                   étrange  
 Pas tout à fait mortelle par les yeux, par la voix,  
 un peu déesse plutôt.

– Tu te trompes, jeune homme, tu es étranger, je le sens,  
 je ne suis pas déesse du tout,  
 je suis habillée comme les jeunes filles phéniciennes, voilà  
 c'est cela qui te surprend.

– Qui que tu sois, dis-moi où je me trouve, toute-belle  
 J'ai été vomi par les flots  
 je ne sais plus où je suis.

– Compagnons, vous êtes en Lybie.  
 Il y a ici une reine, qui s'appelle  
 Didon.  
 Et voici son histoire :

Didon était une femme très riche, qui vivait en Phénicie,  
 dans ce pays dont nous sommes tous venus,  
 qui est là-bas, de l'autre côté de la mer, tout au bout.  
 Son mari, Sychée, était un riche seigneur,  
 et Didon l'aimait,  
 beaucoup.

Mais le frère de cette femme, Pygmalion,  
 qui était roi dans ce pays, et crapule infiniment,  
 convoitait les immenses richesses de Sychée, le doux mari,  
 et le tua.

Il le tua, sans égard pour sa sœur, ni pour les dieux,  
 d'un coup d'épée,  
 devant l'autel consacré aux puissances de la maison,  
 et, le plus longtemps possible, laissa le crime secret.  
 Didon attend son époux, le demande,  
 mais le roi distrait sa sœur de toutes sortes d'impostures et de  
 mensonges.

Puis, une nuit, elle voit en rêve  
 l'époux éventré, l'autel recouvert de sang.  
 Elle comprend, et veut fuir,  
 elle rassemble des compagnons.

Le sommeil aussi lui a révélé la cache de trésors anciens,  
 masses d'ors, de cuivres, de tissus, de bijoux ignorés.  
 Elle s'en empare, prend la mer, avec une armée de fidèles,  
 et s'évade.

Elle est venue dans ce pays,  
 là-bas, où tu verras tout à l'heure s'élever de fortes murailles,  
 un peuple tout entier à l'œuvre, à l'assaut, je te dirai le chemin.  
 Elle a fondé une ville,  
 dont l'avenir est lumineux, dit-on,  
 et qui a pour nom  
 Karthage.

Et vous, qui êtes-vous,  
 de quelle rive êtes-vous venus,  
 où vous mène votre route ?

– Déesse, si je devais te raconter tous nos malheurs  
 la nuit tomberait, ce soir, sur l'Olympe

avant que j'aie fini.  
 Nous venons de Troie – connais-tu le nom de Troie ? –  
 traînés, de mer en mer  
 jetés ici par une tempête.  
 Je suis Énée, le pieux,  
 je porte mes dieux,  
 je cherche un pays.  
 J'avais vingt bateaux  
 ma mère la déesse me disait la route,  
 il en reste six ou sept et je cours dans le désert.

– Retrouve ta force, Énée,  
 les dieux ne veulent pas ta mort, puisque te voilà  
 Carthage est toute proche, un bon accueil t'y attend.  
 Je t'annonce  
 que tes compagnons ont été sauvés ; ils ont accosté à ce même  
     rivage, tu vas les retrouver bientôt  
 Regarde ces oiseaux  
 ils étaient dispersés, et les voici qui se rassemblent en une seule  
     troupe  
 ils chantent, ils battent des ailes, ils jouent  
 C'est ton peuple, Énée.  
 Tes vaisseaux sont déjà au port, ou entrent, en ce moment, toutes  
     voiles ouvertes  
 Vas-y !

A ces mots, elle se détourne, et s'échappe  
 et c'est Énée maintenant qui s'écrie, vers elle

Ma mère, je te reconnais !  
 ma mère-déesse, je te vois !  
 Pourquoi es-tu toujours travestie  
 Pourquoi ne puis-je jamais te parler,  
 tenir tes mains,  
 entendre ta voix, ton chant,  
 maman ?

Mais la déesse est déjà plus loin, ailleurs,  
 elle a son séjour dans les airs,



ce pli, ce recoin des cieux où elle aime vivre en silence, et sans  
tourment.

Elle a laissé à son fils un nuage  
dans lequel il peut se glisser, un obscur brouillard qui l'entoure  
pour n'être pas vu en marchant.

Dans la direction désignée par sa mère  
Énée marche avec son compagnon.  
D'une colline où il monte bientôt, il découvre la ville à ses pieds :  
Carthage.

Il voit les portes, et la foule bruyante, rouge, mauve, or noire, bleue  
des vêtements des hommes et des femmes,  
les crieurs, les tambours, les acrobates,  
poissonniers, légumiers, tisserands, musiciens,  
marchands d'odeurs, de santés, de tanneries,  
et un conteur aussi qui dans un coin redit une histoire très ancienne  
devant un peuple habité qui ferme les yeux en rêvant.

C'est un chantier, Carthage. On travaille partout. Des murs s'élèvent,  
la citadelle inachevée se découpe dans un ciel de métal,  
couverte d'ouvriers comme termitière au soleil,  
Là on bâtit des maisons, là on élit des juges, là on écrit une loi,  
Ici on creuse le port, ici on construit un théâtre, large sur le sol, et  
déjà les colonnes dressent l'armature de la scène,  
partout le travail attaque la pierre, les hommes suent, la campagne  
souffle des odeurs de thym.

Énée dit :

Heureux  
ceux dont les murs  
montent  
déjà

Et, oh merveille, enveloppé d'un nuage il marche dans la foule, se  
mêle au peuple sans être vu.

Il y avait, au centre de la ville, un petit bois sacré dans lequel Didon  
avait édifié un temple à Junon, la déesse,

Énée le découvre, admire le plan, les autels, la parure.

Là, il fait une découverte étrange, qui, pour la première fois, glisse à  
nouveau de l'espoir dans ses pensées.

Dans la décoration du temple, au milieu d'autres peintures, figurines  
 et détails représentés  
 il découvre la guerre de Troie, elle-même, et les malheurs de son  
 peuple, dont les récits ont traversé la mer pour être jusqu'ici  
 racontés.  
 Il en pleure.

Quel pays, Achate,  
 quelle plus petite province de l'Univers n'a pas reçu l'écho de notre  
 souffrance, si jusqu'ici elle est peinte sur les autels des dieux ?  
 Regarde Priam !  
 Regarde, Achate,  
 la jeunesse de mon pays décimée, en lambeaux  
 Troïlus, mon compagnon, traîné par les pieds, dans la boue et le sang  
 Achille, roi de la haine, qui vend au vieux Priam le cadavre de son  
 fils qu'il veut ensevelir  
 contre de l'or en quantité,  
 les femmes de Troie qui montent vers le temple de Minerve  
 en cortège, à genoux, cheveux épars, se frappant la poitrine et jetant  
 des cris interminables dans le vent  
 et la déesse, du haut de la colline, qui refuse leur offrande et détourne  
 la tête  
 et moi enfin, Énée, qui me vois là, au centre de cette figure,  
 ploquant sous les Grecs, la guerre, et mon destin.

Cependant qu'il regarde son destin en peinture,  
 la reine Didon apparaît devant le temple.  
 Elle est en gloire, en beauté, en cortège, son peuple l'accompagne  
 elle s'assied devant le temple sur un trône qu'on a mis là.

Puis, il se fait un mouvement de foule dans l'assemblée,  
 lorsqu'Énée, tout soudain, voit ses compagnons disparus, les Troyens  
 perdus dans la tempête,  
 Anthée, Sergeste, et Cloanthe le costaud, Ilionée, le doyen, et  
 d'autres, nombreux, rassemblés en un groupe  
 qui se fraie le passage et veut parler à la reine.

Alors Ilionée, qui n'a pas peur des mots, lui dit :  
 Reine, il t'a été donné par les dieux

de fonder une ville nouvelle.  
 Tu as connu l'exil, la fuite, la peur  
 écoute les prières de Troyens.  
 Le vent nous a traînés sur toutes les mers  
 nous sommes un peuple malheureux  
 qui ne vient pas pour la guerre :  
 nous sommes paisibles,  
 et vaincus.  
 Une tempête nous a dispersés sur les mers, et jetés sur votre rivage  
 Mais quel est ce peuple, cette race ?  
 Quelles sont vos lois, votre pensée ?  
 On nous refuse d'accoster, on nous refoule vers les eaux  
 il y a des bandes, sur la côte, qui poussent des cris de guerre  
 si vous méprisez les hommes, connaissez-vous au moins les dieux ?  
 Nous avons un roi, Énée,  
 c'est le plus digne, le plus droit.  
 Si les destins nous l'ont laissé en vie, s'il respire  
 s'il n'a pas rejoint les demeures des ombres  
 vous vous réjouirez d'avoir été généreux.  
 Permettez-nous de tirer nos vaisseaux sur le sable  
 de tailler, de fixer, de remettre les bois que le vent a maltraités  
 Nous voulons seulement reprendre la mer bientôt.

La reine Didon l'a écouté en silence.  
 On attend, avec crainte, un coup de gueule, un éclat  
 car personne, d'ordinaire, n'élève la voix devant elle.  
 Elle répond :  
 La nouveauté de mon royaume,  
 certaines circonstances que je n'ai pas choisies, et qui sont dures  
 m'imposent de la rigueur aux frontières.  
 Ces mesures ne sont pas pour vous :  
 on connaît les Troyens, la race d'Énée et votre peuple,  
 vos vertus, vos héros,  
 l'incendie où votre patrie a brûlé.  
 Vous pouvez tirer vos vaisseaux sur le rivage, vous êtes bienvenus.  
 Nous sommes des exilés, des fuyards qui fondent une ville. Ce peut  
 être votre pays, aussi bien.  
 Venez, soyez ici parmi les vôtres.  
 Il n'y aura rien, si vous voulez, pour séparer les Troyens du peuple

de Carthage.

Plaise au ciel, plaise aux dieux de pousser votre chef par les mêmes vents

et d'envoyer ici Énée, le grand Énée, parmi nous.

Qu'on aille chercher sur les grèves si d'autres bateaux sont échoués !

La reine parle, le peuple écoute,

et les étrangers, aussi,

pas tout à fait certains de bien entendre

les premières paroles de bienvenue prononcées pour eux depuis sept ans.

Le vieil Ilionée est tombé sur ses genoux, des femmes disent des prières, d'autres pleurent

comme si une seule parole de bienveillance faisait renaître le souvenir de toutes les haines rencontrées.

Énée et Achate sont très impatients de sortir de leur nuage

C'est Achate qui parle en premier :

Énée,

fil d'une déesse, et grand roi,

il faut sortir maintenant.

Il faut se décider :

regarde les Troyens retrouvés, la reine hospitalière,

c'est ce que prédisait ta maman.

Soudain, le nuage se déchire

et c'est bientôt de l'air transparent.

Énée apparaît dans une vive lumière,

il a le visage et les épaules d'un dieu.

Sa mère, soufflant sur lui, lui a rendu

l'éclat du visage, des yeux, sa jeunesse

comme l'artiste, ornant d'une pointe d'ivoire

l'argent ou le marbre taillé.

Alors, sous tous les yeux étonnés, il dit à la Reine, et au peuple

Me voici, c'est moi que vous cherchez, je suis Énée le Troyen.

Merci à toi qui la première

nous accueilles

nous parles gentiment,

à nous, les restes d'un massacre.

Nous n'avons pas, dans nos mains, ce qu'il faut pour te rendre grâce

des paroles que tu as dites,  
de ce cœur que tu as.  
Ce sont les dieux qui te rendront justice  
éternellement.

– Entre dans ce pays et dans cette maison,  
fils d'une déesse, Troyen errant.  
Venez, étrangers, à ma table  
les bannis et les proscrits que nous sommes vont se donner un repas.

Venus observe, et s'inquiète.  
Carthage est une terre de Junon  
Junon y a son temple, ses armes,  
et Vénus connaît la haine que Junon porte à son fils.  
Elle fait venir à ses côtés un autre de ses enfants :  
c'est le dieu qui porte les ailes,  
c'est l'Amour.  
Amour, mon fils, écoute-moi.  
Énée, ton frère, est en danger  
il est l'hôte de Didon, la Phénicienne  
il est sur les terres de Junon, et j'ai peur.  
Je veux élever autour de lui une protection au cœur même de  
Carthage,  
lui donner un garde jaloux, toujours aux aguets, insomniaque  
qui bénira le moindre de ses gestes et bondira, furieux, fou de haine,  
devant ses ennemis.  
Je veux que cette femme l'aime, petit,  
comme je l'aime, ou plus que moi  
à jamais, sans borne, sans partage  
et que même les dieux s'y cassent les dents  
s'ils veulent un jour la changer.  
Ecoute,  
Énée vient d'appeler son fils, Ascagne, auprès de lui  
Achate est parti vers la flotte, pour le chercher, ainsi que les cadeaux  
qu'il doit ramener pour la reine  
Je vais endormir l'enfant : prends sa forme, et sa place, rends-toi à ce  
banquet.  
Porte les cadeaux à la Reine ; elle te serrera dans ses bras, te portera

sur ses genoux, te couvrira de baisers.  
 Alors verse sur elle ton poison, ton haleine  
 les brandons de l'incendie que tu sais allumer  
 et qu'elle prenne feu.

Amour obéit à sa mère.  
 Il se défait de ses ailes, et imite, en jouant, la démarche du gamin.

Et voici le banquet qui commence ! Didon fait fête aux étrangers.  
 On a servi une immense table, couverte de bijoux autant que du  
 repas

La reine est sur son lit d'apparat, sous un ciel d'or et de tentures,  
 Énée et ses amis sur des lits de pourpre, fastueusement apprêtés.  
 Cinquante esclaves servent à boire ; brûlent un grand four, pour les  
 plats, et un autel, pour les dieux.

Le peuple de Carthage est invité au spectacle : on se presse aux  
 fenêtres, la foules des mendiants pouilleux se serre aux  
 galeries

mais tous portent un bijou ou une étoffe en signe de fête.

Le fils d'Énée est beau comme un dieu, ce soir  
 il rit, il est au centre de la fête, joue à toutes les tables  
 et sans cesse il court de son père, qu'il embrasse,  
 à la reine, qu'il taquine en jouant.

Mais quand il est à ses côtés,  
 malheureuse,

si elle savait quel dieu puissant est assis à ses genoux !

Et la reine dit, portant à ses lèvres une coupe de vin  
 puisse ce jour être scellé dans nos mémoires  
 comme un jour de fête commune  
 pour vous, peuple de Troie  
 et pour nous de Carthage  
 puissent nos deux nations être unies, à jamais.

Le repas se termine, doucement.

Iopas, qui porte de longs cheveux  
 chante la lune qui fuit, qui erre,  
 le soleil qui parfois s'éclipse, s'éteint  
 le mystère dont viennent les hommes et les bêtes  
 la cause des pluies, des éclairs,  
 pourquoi les soleils d'hiver tombent si tôt dans l'océan

pourquoi les nuits, l'été, sont si lentes à venir.  
Didon boit, dans sa coupe, l'amour à grandes rasades  
Elle a tant de questions à poser à son hôte  
sur la guerre, sur les héros,  
sur la mémoire des morts,  
sur Priam, sur Hector  
sur les armes et le sang.  
Qu'étaient, vraiment, les chevaux de Diomède ?  
Et le grand Achille, comment ?  
– Fais mieux que cela, ô mon hôte  
dis-nous tout depuis le début.  
Les pièges tendus par les Grecs  
les malheurs de votre peuple, le voyage  
puisque c'est maintenant le septième été  
que tu traînes les terres et les flots.

## ***CHANT II***



Alors il se fit un grand silence dans le palais,  
autour des restes du repas  
Et le roi Énée se mit à parler  
comme ceci :

C'est recommencer les souffrances encore une fois, ce que tu me  
demandes, la reine  
redire ce que fut la chute, la revivre, la remémorer  
Il est tard déjà, nous devrions  
aller dormir  
Mais, si tu éprouves un tel amour pour le récit de notre agonie  
bien que j'en aie horreur, que je le fuie tout le temps,  
le voici, je commence.

Pour les Grecs, la guerre était un échec : ils n'avaient pas réussi  
Depuis des années ils nous tenaient à la gorge, mais nous étions là,  
nous n'étions pas tombés, et pas près de tomber  
Alors ils construisent un cheval, haut comme une montagne, avec des  
sapins croisés  
ils disent qu'ils veulent lâcher prise, rentrer, que c'est une offrande à  
la déesse pour qu'elle protège leur retour  
Une troupe de guerriers d'élite s'enferme dans les entrailles de la  
grande bête de bois  
la flotte grecque se rassemble, pour le départ, laissant le cheval sur la  
berge  
Elle prend la mer, elle s'éloigne : ils sont allés se réfugier, et  
attendre, dans une crique cachée de Ténédos, une île près de  
notre rivage  
qui était marchande, prospère avant la guerre  
et où il n'y a plus rien maintenant.

Alors, toute la Troade se libère  
des années de guerre, de la famine, de l'étau serré devant nos portes  
les portes s'ouvrent dans un fracas immense, le peuple entier se  
répand sur la plage  
les femmes crient, les hommes se roulent dans le sable ou se jettent,

par bandes, dans l'eau  
 les enfants font des pâtés, des châteaux, des ruses de guerre  
 toute la nation se rassemble sur la rive  
 autour du cheval.

Devant la bête, le peuple s'étonne (putain, qu'il est grand !)  
 On commente, on gesticule, Thymétès veut  
 le faire entrer dans la ville, le placer comme trophée au cœur de la  
 citadelle (trahison, ou voix du destin ?)  
 Capys, et un groupe autour de lui, se méfient, veulent  
 qu'on le jette à la mer, bien au loin, bien profond  
 ou qu'on allume un grand feu, au dessous,  
 ou qu'on en perce les flancs, qu'on le vide, qu'on l'étripe  
 Les Troyens sont ardents aux débats : deux partis sont déjà formés.  
 Laocoon arrive en courant, suivi d'une troupe nombreuse, comme  
 fou de rage et de peur. Il dit :  
 C'est un cadeau des Grecs !  
 C'est fait du même bois que les flèches qui, depuis dix ans, sifflent  
 sur vos remparts et se plantent dans la gorge de vos enfants !  
 Croyez-vous qu'ils vous l'ont laissé par amour, ou pour vous bénir ?

Ou bien c'est plein de Grecs armés, ou c'est une machine  
 mais il y a un piège, et c'est maudit !  
 Alors il lance une énorme javeline sur les flancs de la bête ; elle s'y  
 plante, elle vibre, la cavité résonne. Mais nous étions sourds !  
 Si l'un d'entre nous avait eu l'audace, à ce moment, d'aller lui ouvrir  
 le ventre, tu serais encore debout, mon peuple, et la citadelle se  
 dresserait encore sur nos remparts, comme on la voyait dans le  
 soir qui tombe, jetant son défi contre le ciel en feu

Mais voici que des bergers troyens conduisent au devant du roi, les  
 mains liées derrière le dos, un jeune homme inconnu.  
 Il s'était présenté à eux de son plein gré, prêt à remplir jusqu'au bout  
 son rôle de traître, prêt à mourir aussi bien.  
 La foule se presse autour de lui en un grand cercle, on l'insulte, on  
 lui crache au visage, il est là devant tous, désarmé, se  
 protégeant de ses bras ;  
 et de sa petite voix fragile, apeurée, qui contenait en elle toute la  
 victoire future, il nous dit :

Où est ma patrie ?  
 Quel coin de terre, ou de mer, peut m'abriter, me recevoir  
 désormais ?  
 Si les Grecs me trouvent, ils m'égorgent,  
 et les Troyens vont me lapider.  
 Que reste-t-il à ma misère ?  
 Où est ma place ?

Et voici la plainte qui suffit à faire tomber toute la haine d'une foule  
 troyenne  
 Nos insultes se sont perdues, noyées, dissoutes dans ses yeux  
 suppliants.  
 Une femme lui apporte à boire. On l'encourage à parler.

– Je m'appelle Sinon. Je suis Grec.  
 Même le malheur, et vos injures  
 ne me feront pas renier cela  
 mon nom : je m'appelle Sinon  
 et mon pays : je suis Grec.  
 Savez-vous qui était Palamède  
 ce Grec qui voulait la paix  
 qui cherchait le moyen d'établir la paix ?  
 Il fut accusé de trahison, sur des mensonges  
 par Ulysse  
 et envoyé à la mort, ignominieusement.  
 C'était mon compagnon,  
 l'ami à qui mon père m'avait confié lorsque je partis pour la guerre,  
 très jeune,  
 comme mon frère, mon protecteur, mon vigilant.  
 Sa mort me laissa prostré, inerte,  
 un moment,  
 puis elle m'emplit de rage  
 contre les menteurs, les fourbes  
 contre Ulysse et les siens.  
 Je me jurai d'être son vengeur  
 plus tard, au retour, après  
 Je n'ai pas su me taire : je l'ai dit.  
 Ulysse, alerté,  
 forma de nouvelles accusations, mais contre moi maintenant,

il s'attacha à ma perte,  
 œuvra sans repos,  
 jusqu'à ce que son ministre, Calchas, le grand-prêtre...  
 Mais pourquoi ?  
 que peut signifier tout cela, pour vous ?  
 Un Grec est un Grec !  
 Après tout, c'est assez, tuez-moi maintenant.  
 Ordonnez mon supplice, allez  
 Terminez l'œuvre d'Ulysse : ça lui plaira.

Et nous, nous sommes pendus à ses lèvres, et nous demandons la  
 suite, et toute la foule écoute en silence.  
 Il nous regarde, tout autour. Il est épuisé, il tremble. Il poursuit.

– Souvent, les Grecs ont voulu partir,  
 tout laisser là, renoncer.  
 Mais toujours les vents étaient contraires,  
 et la tempête grondait.  
 Alors on consulte l'oracle de Phébus, qui répond :  
 Lorsque vous êtes venus ici, il y a dix ans,  
 pour apaiser les vents il a fallu le sang d'une vierge, Iphigénie  
 pour rentrer, il faut du sang aussi,  
 sacrifiez la vie d'un Grec.  
 On reçoit l'oracle avec terreur  
 chacun se demande qui doit payer de sa vie pour le retour  
 de qui les dieux veulent le sang.  
 Alors Ulysse traîne au milieu de nous Calchas, le devin  
 le grand-prêtre, le ministre,  
 et lui demande la réponse.  
 Calchas se tait, immobile,  
 et son silence dure dix jours  
 et Ulysse, furieux, lui tourne autour toutes les nuits, le presse  
 d'annoncer la victime  
 Enfin, un matin, les lèvres du prêtre s'entrouvrent  
 on entend un souffle, un murmure  
 c'est mon nom.  
 Ils ont tous approuvé, bien sûr,  
 ils avaient peur pour eux, pour leurs fils.

On m'attache, on me couvre de farine, de sel, des bandelettes autour  
des tempes  
Eh bien, c'est vrai, je peux le dire  
j'ai rompu mes liens sacrés pendant la nuit,  
j'ai piétiné la farine, les plats du culte, renversé en courant les petites  
flammes, les huiles  
je me suis enfui.  
J'ai traîné quatre jours dans un lac de boue, au milieu des insectes  
je ne sais pas ce qu'ils ont fait. Une autre victime ?  
Non, je ne sais pas. Ils sont partis.  
Voici, ma vie est sacrilège  
elle a été volé aux dieux  
je ne verrai plus mes enfants, ma patrie, mon père  
peut-être même devront-ils payer ma dette,  
pour moi ?  
Je t'en supplie, roi, si tu crois en la justice  
épargne-moi, c'est trop d'épreuves,  
je suis à bout.

Alors Priam, avec le consentement de tous  
lui accorde la vie, fait délier ses poignets  
et lui parle doucement.

– Oublie les Grecs, Sinon, viens avec nous.  
La demeure des Troyens est grande : pour toi, nos portes sont  
ouvertes.  
Je te demande seulement ceci, une parole de vérité :  
Pourquoi les Grecs ont-ils construit ce cheval énorme,  
à qui doit-il servir,  
à la religion, à la guerre ?

Et Sinon lève vers les cieux ses mains de menteur,  
ses yeux de menteur, sa bouche menteuse,  
et adresse aux dieux cette prière :

Vous, de l'Olympe, qui m'entendez maintenant  
vous, autels du sacrifice, plats mortuaires, cérémonie funèbre dont je  
devais être la victime, et que j'ai fuis  
bandelettes sacrées que j'ai déchirées de mes mains et piétinées dans

ma course,  
je me délie de tout serment envers vous et la Grèce,  
Je dirai tout.

Toute leur force, depuis toujours, les Grecs la tiennent de Pallas  
Athéna,  
de Minerve, la déesse.  
Lorsqu'ils ont senti leur force qui les fuyait un peu,  
ils ont voulu construire cette nouvelle offrande pour elle.  
Elle a été consacrée par de nombreux sacrifices,  
les oracles ont dit que la déesse était contente, que l'offrande lui  
plaisait : le cheval, désormais, est sous sa protection.  
Il est très grand, pour que le présent soit très beau, bien sûr  
mais aussi  
pour dépasser la taille de vos portes  
pour qu'il ne puisse pas rentrer dans vos murs  
les Grecs ne veulent pas que vous puissiez le détourner, le prendre  
pour vous,  
car la nation qui honore ce cheval honore la déesse,  
et la déesse entend.  
Prenez garde à ne pas le détruire, ou l'abîmer, elle est là-haut, elle  
regarde  
Déjà les Troyens lui répugnent un peu, vous savez bien  
ne lui donnez pas un nouveau motif de haine, ça suffit  
Même  
vous pourriez peut-être prendre le cheval avec vous, elle y serait  
sensible  
vous pourriez gagner, enfin,  
peut-être  
cette faveur qu'obstinément elle vous refuse,  
depuis si longtemps ?

Et nous l'avons cru.  
Et la ruse de Sinon, le petit homme  
réussit là où avaient échoué  
Agamemnon, Achille, Diomède, tous les rois des Grecs  
et dix ans de guerre  
et mille vaisseaux.

A ce moment, Laocoon, qui avait frappé de sa javeline la bête sacrée  
 est pris d'un malaise, il tombe à terre.  
 La foule l'entoure, le voit mort sur le sable  
 reconnaît là un présage, un signe,  
 une punition des dieux contre le sacrilège.  
 Il fait chaud sur la plage, des vieux tombent en prière  
 une femme lance un chant vibrant, dur, au cœur du silence  
 un murmure naît dans la foule, enfle, s'arrondit  
 et puis éclate en clameur comme l'écume qui claque dans les  
 grondements de la mer.  
 Le peuple entoure le cheval en criant  
 on pousse d'énormes rondins de bois sous ses pieds, et il roule  
 on noue des câbles autour de ses membres, et on le tire jusqu'aux  
 murs  
 on taille une brèche, une plaie dans les remparts de Troie, pour qu'il  
 passe  
 et la machine entre chez nous  
 Autour, des garçons en bande, des groupes de vieilles femmes, des  
 enfants rassemblés  
 chantent des hymnes, des gloires divines,  
 veulent toucher les câbles et baiser les roues.  
 O mon pays  
 mon peuple de fous, ô les enfants du rêve  
 quatre fois le cheval a cogné les murs, et quatre fois son ventre a fait  
 entendre le bruit des métaux et des armes  
 et nous n'avons rien arrêté.

Le ciel tourne, la nuit se lève.  
 Dans la ville, la fête finit, tard, les Troyens s'endorment.  
 Nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu se séparer, tant la joie est  
 grande,  
 et qui dorment au milieu des rues, par groupes, en se tenant les  
 mains.  
 Cependant, dans l'ombre, en silence,  
 la flotte grecque tout en armes revient, sans une lumière, sans un  
 bruit,  
 rampant sur les flots noirs.  
 Sinon se glisse auprès du cheval et ouvre les trappes de sapin.  
 Les chefs grecs, toujours en silence,

bondissent au sol, courent aux coins de la ville,  
 égorgent les sentinelles, ouvrent les portes,  
 accueillent leurs compagnons, par centaines, qui viennent de  
 débarquer.

Moi, je m'étais endormi sous le toit de mon père  
 et voici qu'en songe il me sembla voir, tout près de moi, au bord du  
 lit,  
 Hector ensanglanté qui se tenait debout  
 comme il était, déchiré, lorsqu'Achille eut souillé son cadavre en le  
 traînant après son char dans la poussière,  
 mais debout.  
 Il me dit :

Enfuis-toi, Énée  
 l'ennemi est dans nos murs, Troie est perdue  
 Tout ce qui pouvait être fait ici  
 a été fait, déjà.  
 S'il avait suffi d'un chef, d'un guerrier, d'un courage  
 pour sauver notre citadelle  
 j'y serais parvenu, ne crois-tu pas ?  
 Enfuis-toi, Énée  
 Troie te confie les choses de son culte, les Pénates, prends-les  
 emmène-les ailleurs, au plus loin.

Mais de la ville monte le cri incandescent du peuple  
 dont commence le supplice  
 Je me réveille, je cours à ma terrasse,  
 je vois des maisons en feu, des femmes qui courent en hurlant, des  
 hommes à poings nus qui essaient de se battre  
 et dont les glaives arrachent les poings  
 Je halète, j'étouffe, je prends mes armes et je sors en courant.  
 Sur le seuil, je vois Panthus qui arrive échevelé, tenant un petit  
 enfant par la main  
 et il me dit :

C'est fini, Énée  
 c'est le dernier jour, c'est maintenant  
 Il n'y a plus de Troyens



la gloire de notre patrie roule à terre et s'effondre : entends  
 les Grecs sont maîtres de la ville, tout brûle  
 le cheval vomit des guerriers en armes  
 les portes sont ouvertes, les Grecs entrent par milliers  
 par rangs serrés ils coupent les rues étroites  
 même fuir sera bientôt interdit.

Alors je cours au cœur de la ville et des flammes  
 j'appelle, je rassemble un groupe de jeunes gens  
 Rhypée, Epytus, Hypanis,  
 Corèbe, fils de Mygdon, amoureux fou de Cassandre,  
 d'autres – au hasard des rencontres nous serons bientôt une  
 trentaine –  
 je les exhorte, mais c'est peu de chose,  
 ils ont la mort au fond des yeux, et volent, avec moi, au centre des  
 combats.

Qui peut décrire ce que nous avons vu ?  
 Les cadavres dans les rues, des milliers,  
 je me souviens d'un mort, debout, le front contre une porte, qu'on  
 aurait dit pleurant  
 l'accablement partout, la terreur  
 le naufrage.  
 Nous avons combattu toute la nuit. Mes compagnons mouraient l'un  
 après l'autre  
 Moi, je m'offrais, à tous les instants, je pleurais, j'avais honte, je  
 suppliais que la mort me prenne, m'emporte  
 elle ne m'a pas voulu, ce soir-là.  
 Nous avons eu, même, de petites victoires,  
 qui, pour un instant, quelques minutes, nous ont fait espérer un  
 renversement du cours des choses,  
 mais le cours des choses allait à notre perte.

Puis j'ai vu que l'assaut était donné contre le palais de Priam  
 j'y suis entré, par une petite porte latérale  
 j'ai vu, de mes yeux, Pyrrhus, ivre de carnage, et les deux Atrides  
 qui avaient du sang à la gueule, et s'embrassaient  
 J'ai vu Hécube et toutes les femmes, rassemblées autour de l'autel  
 et, au pied de l'autel, Priam, mon roi, assassiné.

Comment ?

Lorsque, du haut des tours, Priam eut vu sa ville en feu,  
 les remparts éventrés, les ennemis s'adonnant au massacre  
 le vieillard, tremblant de faiblesse, entreprit de revêtir son ancienne  
     armure  
 devenue si lourde maintenant  
 qu'il se mit à tituber lorsqu'elle fut sur ses épaules.  
 Au centre du palais, dans la cour principale, sous le ciel rouge  
 Il y avait un autel autour duquel s'étaient rassemblées, serrées l'une  
     contre l'autre,  
 comme un vol de colombes sous la tempête  
 Hécube la reine, et toutes ses femmes, ses brus, son troupeau.  
 Lorsqu'elle vit le roi ceint de l'armure de sa jeunesse  
 et portant avec peine son épée,  
 Hécube cria

Mon époux

quel égarement te monte à la tête ?  
 plus aucun homme ne peut sauver la ville  
 Veux-tu réussir, toi  
 tel que te voilà tombant sous le poids de ton âge,  
 et du mien, et de notre vie qui est passée  
 là où notre fils a échoué  
 notre Hector, notre lumière ?

Et voici qu'un des tout jeunes fils de Priam, Politès  
 fuyant au devant de Pyrrhus, le massacreur  
 traverse, haletant, les salles vides et les cours désertes du palais  
 Il trébuche sur un obstacle, tombe à terre  
 Pyrrhus le rejoint, le crible des coups de sa lance  
 le jeune homme se relève encore, s'enfuit à nouveau  
 fait irruption au milieu de la troupe des femmes, et, dans un râle,  
 vient mourir devant sa mère en la couvrant de sang.  
 Alors Priam rassemble ses forces, lève son épée, et dit

Non, tu n'es pas le fils d'Achille  
 tueur, dément infâme qui as souillé mon regard  
 de la mort de mon plus jeune enfant.  
 Ta nation est maudite

ta victoire est maudite  
 ton triomphe n'engendrera que des monstres  
 et des fous  
 Et de ses doigts serrés, sans force, il veut porter à son adversaire un  
     coup débile  
 que Pyrrhus écarte sans peine, en disant  
 Eh bien, va donc chez les morts, annoncer à mon père  
 la victoire maudite  
 de son fils dégénéré.  
 Et  
 il le tue.

A ce moment,  
 pour la première fois de toute la nuit,  
 j'ai eu peur.  
 J'ai pensé à mon père  
 faible et vieux comme Priam, tremblant comme lui,  
 à ma femme abandonnée au cœur de la guerre  
 à mon petit enfant.  
 Je me suis retourné : mes compagnons avaient disparu, ou étaient  
     morts  
 J'étais seul.  
 C'était comme si je me réveillais, brusquement  
 comme si mon sommeil avait duré jusque là.  
 Je regarde autour de moi, et j'aperçois  
 blottie dans l'encadrement d'une porte, les yeux hagards  
 secouée par des frissons d'épouvante, et de froid  
 la cause de notre guerre, notre Grecque prostituée,  
 la coupable, la putain maléfique  
 Hélène.  
 Il n'y a aucune gloire à tuer une femme  
 surtout celle-là, comme ça, si misérable  
 à croupetons dans l'encoignure.  
 Et pourtant : dix ans de guerre me sont revenus  
 Le peuple de Troie à bout de forces, les vieillards de Troie affamés  
 la jeunesse troyenne déchiquetée par les combats  
 et j'ai pensé  
 Hector assassiné, Priam assassiné  
 et tous les autres, et Troie en feu

et elle va retourner en Grèce  
 se rouler dans le lit de son tyran !  
 J'ai bien failli dégrafer mon épée  
 et sur son cou, sur ses seins  
 accomplir, en me souillant  
 cette sorte ignoble de justice.

Mais alors une lumière m'est venue au devant des yeux  
 et ma mère puissante, large, bénie, mon doux matin  
 m'est apparue. Elle m'a dit :  
 Mon fils  
 que fais-tu des précieuses minutes que les dieux t'on laissées ?  
 Tu t'affaires autour d'Hélène !  
 Où est ton père, mon Anchise, mon vieil amant  
 où sont ton fils, et ta femme ?  
 Vivants ? Ou bien y a-t-il des soldats grecs qui les massacrent,  
 pendant qu'Hélène t'occupe tout entier ?  
 Ecoute, Énée  
 Ce n'est pas Hélène qui cause la chute de Troie  
 ni même les rois grecs, ni leur armée entière  
 Ce sont les dieux qui sont ligués  
 Regarde-les, je te les montre  
 les murs qui s'écroulent sur la terre qui tremble  
 C'est Neptune au dessous qui les secoue du bras  
 Ce soldat qui livre combat devant les portes et rassemble l'ennemi  
 c'est Junon elle-même en armes, exaltée  
 Tourne la tête : regarde Pallas sur la citadelle  
 qui est descendue sur son nuage et s'est posée en haut des tours  
 Même le père de tous est au cœur de la troupe grecque, et l'anime  
 Viens avec moi, Énée  
 je te ramène à tes proches, à tes aimés  
 prends-les avec toi,  
 fuis,  
 et c'est tout.

Et je les voyais, tous, côte à côte  
 les dieux haineux, les faces terribles,  
 conjurés contre ce pays.

Je fais volte-face, je cours, je retourne à ma demeure  
 j'y retrouve mon père, ma femme, mon enfant.  
 C'est mon père d'abord, avant tout, que je veux conduire hors de la  
     ville, sur les hauteurs  
 Je le presse de mettre ses vêtements, de me suivre,  
 Il refuse :

Je n'ai pas le cœur à courir  
 à me faufiler, craintif, dans l'ombre  
 pour survivre à la ruine de mon pays.  
 Quand la ville brûle, et ma demeure  
 quand je n'y peux rien  
 pourquoi sauver ce squelette, cette ossature tordue  
 qui ne tient plus debout, et ne peut pas combattre ?  
 Tout brûle ! Eh bien, brûlons ! Ceci sera mon bûcher  
 Les dieux ne veulent plus que je vive, tu sais  
 Sinon, ils m'auraient gardé ma maison.

Je le connais, le vieux cheval, l'arbre profond  
 je sais qu'il ne bougera pas.  
 Et je sais aussi que moi, son fils,  
 même si la déesse me traîne par les cheveux  
 je ne fuirai pas le brasier  
 en laissant mon père dans les flammes.  
 Je veux donc reprendre mes armes  
 et plonger dans la guerre à nouveau.

Mais c'est maintenant ma femme, Créuse, qui me retient, qui  
     m'appelle  
 qui se pend à mes habits, agrippe mon épée en se blessant les mains  
 et ses cris, ses pleurs résonnent dans la maison tout entière  
 et elle me parle de notre enfant, Iule, mon petit  
 et des hoquets se bloquent dans sa gorge, et elle étouffe  
 et les sanglots la secouent comme un vieux linge que les femmes  
     battent contre la pierre  
 quand elles vont laver au ruisseau.

Alors, un cri de moi s'échappe, rebelle, méchant  
 vers les dieux qui jouent à la guerre, là-haut :

dis, ma mère, où m'as-tu ramené  
à quoi suis-je bon, ici ?  
Impuissant à fuir, impuissant à me battre,  
que dois-je faire, ô vous tous, maintenant ?  
Que voulez-vous de moi, enfin ?

C'est à ce moment que mon fils, Iule, s'est avancé vers nous en nous  
regardant  
il y avait une petite flamme qui brûlait, dans ses cheveux.  
Je la vois qui grandit, enserre sa tête  
je me précipite sur lui, avec de l'eau, et je l'éteins.  
Mais mon père vient vers l'enfant, lui prend le visage, à deux mains,  
plonge ses yeux dans ceux du gosse, qui est très calme  
et dit  
Jupiter, Jupiter, ce signe est-il de toi ?  
Alors un tonnerre, qui gronde, attire nos yeux vers le ciel  
et nous voyons une étoile qui déchire d'un trait toute l'étendue bleue  
elle apparaît, glorieuse, droit au-dessus de notre maison  
et fuit, comme en flèche, cheveux déliés, poussière divine,  
vers l'Ouest.  
Des larmes coulent sur le beau visage de mon père, qui dit :

Les Dieux, je vais aller  
où vous voulez me conduire.  
La route va être longue : me voici, octogénaire, parti pour une  
étrange aventure, allons.  
Je te suis, mon fils. C'est l'exil. On s'en va.

– Viens, monte sur mes épaules, mon père, je suis ta monture, ton  
mulet  
donne-moi la main, petit drôle  
et toi ma femme, suis-nous de près  
mes serviteurs, nous nous retrouverons devant le grand cyprès qui est  
sur la colline  
tout près du vieux temple de Cérès  
Anchise, prends nos dieux dans tes mains, nous ne les laisserons pas  
aux nouveaux maîtres  
mais moi, je ne peux pas les toucher  
regarde : mes poings sont couverts de sang.

O mon fardeau bien-aimé, je marche sous toi, je te porte

– mon fils, va lentement, pense à tes reins, ploie doucement tes genoux

– regarde, Anchise ! nous traversons les cohortes ennemies ! personne ne prend garde à notre étrange cortège

– Troie s'amenuise, le brasier s'éloigne, nous sortons. Voici le temple, voici le cyprès, mon enfant.

– Mes serviteurs, mon père, mon fils, nous voilà tous rassemblés. Mais ma femme ? Où est Créuse ? Créuse manque, elle n'est pas là ! Créuse ! Créuse !

Je cours à toi, Créuse, ma compagne, je retourne vers la fournaise je plonge au cœur du massacre, des combats.

Voici la ville, suppliciée, le corps de la ville couvert de plaies, de marques infâmes

voici les longues files de femmes et d'enfants aux yeux épouvantés  
voici les charniers qui fleurissent, c'est le printemps des tortures

et devant moi, mais plus grande

non pas Créuse, mais son ombre

qui dit : je suis morte, Énée, ne cherche plus

je ne peux pas quitter ces rivages sans doute, je suis collée à la terre mon continent m'a retenue.

Pars, mon mari, emmène notre enfant

il y a une autre patrie pour toi, je le sais

et une autre femme aussi, cela va ensemble

je t'aime, de chez les morts je veillerai sur toi.

J'ai voulu lui répondre. J'ai même voulu l'embrasser

mais l'ombre s'est échappée de mes mains, tout était vide

La nuit touchait à sa fin. Déjà le ciel se bleulait doucement

un peu de blanc poussait, au loin.

Je suis revenu vers le cyprès, vers le temple

mais là, ô surprise, je n'oublierai jamais

j'ai retrouvé mon père, mon fils, mes serviteurs

mais avec eux, des centaines, des milliers d'autres

des hommes, des femmes, des vieillards, des petits  
couverts de hardes, de ballots, debout dans la nuit, en silence  
et qui voulaient partir, et me suivre.

La matin montait des vallées, de la mer, des branchages  
les Grecs tenaient Troie étranglée

J'ai pris mon père sur mes épaules, j'ai marché vers les montagnes  
et tout ce peuple, lentement, s'est mis en branle  
derrière moi.



## ***CHANT III***

<sup>8</sup> Nous restons dans les montagnes  
peu  
Mon père bientôt donne l'ordre de partir  
par la mer  
Cette terre-ci ne vaut plus rien  
dit-il  
Troie n'est plus qu'un sol fumant  
brûlé  
Nous embarquons vers l'inconnu  
je me retourne  
Je regarde le pays où je suis né  
je pleure.

Nous avons navigué quelques jours, puis accosté sur une terre  
voisine, familière, la Thrace.  
Je crois mon voyage terminé, je fonde une nouvelle ville, que  
j'appelle de mon nom, les Énéades.  
Pour sanctifier le lieu, j'offre un sacrifice à la déesse, ma mère, ainsi  
qu'au roi des cieux et du monde : je fais brûler les entrailles de  
quatre taureaux tout blancs.  
Et comme je veux couvrir de rameaux le bûcher, en hommage,  
je m'approche d'un myrte feuillu et puissant qui se dresse près de là.

J'arrache une première tige  
et sa racine  
horreur, un peu de sang noir  
perle, au bout.  
Je recommence, j'arrache une autre branche,

---

<sup>8</sup> Lors de la création en 1982, le poème avait été divisé en trois épisodes. Chacune de ces sections formait une sorte de spectacle autonome, d'une durée de deux heures, et l'ensemble pouvait être joué, ou bien sur des jours différents comme une sorte de feuilleton, ou bien à la suite dans une intégrale. Celle-ci s'étendant sur un après-midi et une soirée, les épisodes se trouvaient alors séparés par deux longs entractes (d'une heure chacun) où le public pouvait prendre un repas, ou aller et venir. Si les présentations étaient séparées, les épisodes 2 et 3 commençaient par un résumé des chants précédents, que l'on pourra trouver aux pp. 100-101 de la présente édition.

elle vient,  
 des gouttes d'un sang épais coulent à nouveau  
 de l'écorce  
 J'ai peur, mon âme se retourne, je sens du froid dans mes membres  
 je prie  
 Je me mets à genoux, je bande mes muscles, je veux arracher le cœur  
 de la plante  
 et j'entends

Dis, toi, Énée, arrête de tourmenter un malheureux  
 je suis enterré ici, laisse-moi en paix  
 ceci n'est pas un arbre, c'est le javelot, ce sont les flèches dont on  
 m'a percé  
 qui ont pris racine en moi, et qui ont fleuri  
 Je m'appelle Polydore, je suis Troyen  
 passe ton chemin, Énée, laisse-moi.

Polydore était l'un des nôtres. Peu de temps avant la défaite, Priam,  
 qui avait perdu confiance dans notre armée  
 lui avait secrètement confié de l'or, des richesses, pour qu'il vienne,  
 auprès du roi thrace, les mettre à l'abri  
 Mais quand notre ville fut tombée, le Thrace se rallia au parti des  
 Grecs et, au mépris de toutes les lois divines, se saisit de  
 Polydore, le mit à mort, et prit pour lui le trésor qu'il devait  
 protéger.  
 C'est l'amour de l'or, la passion des richesses : où cela peut-il  
 entraîner les hommes, parfois !

Je suis revenu auprès des chefs, et de mon père, je leur ai demandé  
 leur avis. D'une seule voix, sans hésiter, ils ont répondu :  
 l'hospitalité a été profanée ici, cette terre est scélérate. Il faut partir.  
 Nous rendons à Polydore les honneurs qui lui ont manqué : on fait un  
 monceau de terre, on y dresse un autel décoré. Les femmes,  
 cheveux épars, s'allongent tout autour, selon la coutume. Pour  
 libérer son âme, une dernière fois nous l'appelons à voix haute  
 Puis nous retrouvons la mer, et les vents.

Nous voilà poussés plus loin encore de notre ancien rivage.  
 Au centre des flots, après quelques jours d'une navigation inquiète

mais où les vents étaient bons  
 nous avons accosté à Mycènes. C'est une terre sacrée, la ville  
 d'Apollon  
 Le roi, Anius, en est aussi le prêtre. Sa bonté lui marque le visage.  
 C'est un ami d'Anchise.  
 Ils se retrouvent, s'embrassent. Anius nous accueille sous son toit.

J'ai couru vers le temple d'Apollon. Devant le fronton, il m'a semblé  
 sentir la présence du dieu. Je lui ai dit :  
 O toi, qui sais l'avenir, ou qui le fais, donne-moi une demeure  
 Tu vois, nous sommes fatigués, donne-nous des murs, une ville, des  
 enfants  
 Où veux-tu que j'aille ? quel est ton but, ton ordre ?  
 Donne-nous un signe, je ne sais plus.  
 Et il m'a répondu. Dans un grand bruit de murailles et un fracas de  
 portes le sanctuaire s'est ouvert  
 le dieu a dit :  
 vous devez rejoindre la terre qui a porté vos premiers ancêtres  
 cherchez la mère très ancienne, le premier terreau, le tout-début.  
 Lorsque j'entends ces paroles, que je comprends mal  
 j'entre dans une agitation intense, mélange d'espoir et d'incertitude  
 je m'adresse à mon père, le presse d'éclaircir quelle est cette terre, et  
 où nous devons retourner  
 Il répond :

Ecoutez, les Troyens. J'ai beaucoup d'espoir, maintenant.  
 C'est au milieu de la mer, dans une grande île, la Crête, où s'élève le  
 mont Ida  
 Si je me souviens bien, ma grand-mère m'a raconté, j'étais un gosse  
 que notre premier ancêtre, Teucer  
 était parti de Crête pour venir en Troade  
 Ni la ville ni la citadelle n'existaient encore, à l'époque  
 on vivait au fond des vallées  
 mais c'est de Crête  
 je crois bien  
 que nous viennent certains noms, et le silence des mystères  
 et le char de la Souveraine que tirent des lions attelés  
 Allons, on ne traîne pas après un tel ordre.  
 Si les vents sont bons, nous y serons dans trois matins.

La prophétie a donné du cœur aux marins : nous voguons sur les flots.

Le port s'éloigne. Passent les collines de Naxos  
Donuse la verte, Oléare, Paros  
les Cyclades, comme une seule île éclatée dont la mer charrie les morceaux.

Les équipages se font la course : ils crient, ils chantent  
un vent nous soulève, nous arrivons.

Là, je fonde une ville encore, qui s'appellera Pergamée.  
Mon peuple, en liesse bientôt, défriche et se met à construire  
ils édifient, ils font des labours, des mariages  
C'est alors que naît dans l'air  
une corruption, une contagion, un mauvais germe  
qui vient attaquer les membres des hommes et des bêtes, les moissons

les hommes meurent, ou se convulsent au sol de douleur  
les bêtes tombent, les récoltes flétrissent.

Mon père dit :

il faut repasser la mer, retourner au port d'où nous venons  
demander au dieu ce que signifie ce massacre dans le lieu où il nous  
a envoyés. Qu'on nous dise quand finiront nos épreuves  
ou si nous sommes maudits, à jamais !

C'était la nuit, je ne pouvais pas dormir. De ma couche, je regardais  
fixement les Pénates

les dieux que j'avais sauvés de la guerre, et amenés ici, depuis Troie

Alors ils me dirent, mais ce n'était pas un songe :

Ce que répondrait Apollon si tu retournais vers le temple  
il te le dit grâce à nous ; écoute maintenant.

Ecoute, je connais bien tes épreuves

Énée

Je t'ai vu courir dans ta ville

en feu

J'ai dit qu'une nation naîtrait de toi

puissante

une cité glorieuse, un empire

et c'est vrai  
 mais ce ne sera pas un petit voyage  
 c'est l'exil  
 la terre que tu dois rejoindre est ailleurs  
 plus loin  
 Ce n'est pas la Crète, c'est plus beau, c'est plus riche  
 écoute  
 Ton ancêtre Dardanus y est né, et cela s'appelle  
 l'Italie.

Ce n'était pas un songe, c'était là, devant moi, et la sueur me coulait  
 sur le corps.  
 J'ai couru à mon père, et je le lui ai dit.

– Dardanus, c'est l'autre branche, Énée ; je me suis trompé  
 d'ancêtre.

Ma grand-mère m'en a parlé aussi. Un peu moins.  
 Mais te souviens-tu de cette fille vêtue de lambeaux, éperdue  
 qui gueulait toutes les nuits, pendant la guerre  
 et que, tous, nous croyions folle  
 elle parlait d'Italie, tout le temps.  
 Cassandre, Cassandre...  
 Reprenons la route, Énée, l'Italie est très loin  
 le voyage va être encore bien long.  
 Nous quittons ce séjour désolé, nous embarquons dans nos nef  
 profondes  
 et la mer infinie s'ouvre encore devant nous.

Puis, nous avons traversé une tempête.  
 Pendant trois jours et trois nuits, le ciel est resté noir, comme une  
 seule nuit qui n'en finissait plus.

Palinure lui-même ne savait plus reconnaître sa route, trouver  
 l'horizon, le chemin  
 Nous errions sur les flots, portés au hasard de cette nuit opaque,  
 aveuglante,  
 sans savoir où.  
 Enfin, au quatrième matin, on voit se lever un peu de lumière, une  
 terre apparaît au loin

Ce sont les Strophades, Palinure reconnaît leurs lignes menaçantes,  
telles que les ont décrites pour lui de vieux marins de Troie  
au cours de ces longs récits où lui voulait tout apprendre  
et eux, tout transmettre.

On débarque, on a faim  
et, comme une bénédiction étrange, on aperçoit dans la plaine  
un troupeau de bœufs, une troupe de chèvres qui paissent, là,  
tranquillement, sans gardien.

On se rue, on égorge, on fait de grands feux pour le repas.  
Mais, cependant qu'on se régale de ces chairs rôties, sanglantes  
un groupe de monstres hideux se profile devant nous.

Ce sont les Harpyes, trop célèbres, tourmenteuses, vengeresses  
nous avons foulé leur terre, nous mangeons de leurs bestiaux.

Elles s'approchent avec des cris de haine, nous maudissent  
renversent notre nourriture et crachent dans nos plats

jusqu'au moment où, excédé

je donne l'ordre de tirer nos épées pour essayer de les faire fuir

Alors, l'une d'entre elles, qui s'appelle Céléno, prend la parole, et  
nous jette au visage

Alors, c'est la guerre

petits soldats, graine de vérole, puceaux merdeux

vous accostez à nos rivages, et nous, souveraines

(écoutez, mes vieilles, mes folles)

nous recevons vos haleines malades, vos puces, vos corps suants

et vous bouffez nos bêtes !

Continuez ! Il vous reste à déféquer devant la porte de nos cavernes

et à vous accoupler sur l'herbe, dans nos prés !

J'essaie de la faire taire, je veux couvrir le bruit de son délire, la  
gifler s'il le faut

et elle reprend

écoute, gamin

tu cherches une rive lointaine ? tu la trouveras

je dis ton avenir, écoute la Céléno, la renarde

mais avant d'aborder à ton rivage chéri

tu connaîtras toutes les épreuves, l'arc-en-ciel de la douleur

et, pour te punir d'avoir tué mes bêtes

la faim te fera pleurer  
 et tu mangeras, de tes dents, la table vide de tes repas.  
 Allez ! que le scorbut bientôt vous décore les mâchoires.

Les matelots prennent peur, on veut sauter dans les navires  
 mon père ordonne d'arracher les amarres  
 et bientôt le grand large nous ouvre grand ses bras.

Nous fuyons, nous fuyons.  
 Passent Dulichium, Samé, Néritos  
 Nous évitons Ithaque, la maudite, et Ulysse le carnassier.  
 Bientôt le rivage d'Actium nous accueille, et c'est une escale de  
 paix, il ne s'y passe rien  
 les dieux nous épargnent un moment.  
 Nous célébrons le bonheur d'être là par des jeux, à la troyenne  
 Nus, couverts d'huile, mes compagnons s'exercent à la palestre  
 comme on faisait dans leur patrie.  
 Puis, nous repartons vers l'Ouest, nos rameurs retrouvent les rangs  
 et nous tous le bruit sec et profond des bois qui frappent la surface de  
 l'eau.  
 Notre flotte longe les côtes de l'Epire  
 et nous rejoignons Buthrote, ville haute.

Là, une nouvelle merveilleuse, mais difficile à croire, nous parvient  
 aux oreilles :  
 c'est Hélénius, un fils de Priam, qui règne en ces lieux ;  
 il y a ici un royaume Troyen.  
 On nous dit aussi qu'Hélénius a pour femme Andromaque, la veuve  
 d'Hector  
 que je croyais esclave, au service de Pyrrhus, le sauvage.  
 Je vais au temple d'Apollon, en hâte. J'y trouve Andromaque qui  
 rend un service funèbre  
 en la mémoire d' Hector, héros troyen, son premier époux  
 Elle me voit, grelotte d'émotion, de stupeur :

Dis-moi que c'est toi, Énée, le cousin  
 et pas un fantôme, une ombre maligne  
 Parle troyen, que je t'entende  
 Tu es beau ! tu es plus vieux, plus large



plus blessé, plus souffrant.

Tu te demandes comment je suis là, hein ?

Heureuse la Troyenne qui a pu mourir pendant la nuit du carnage  
avec son homme, avec ses fils

Moi, je suis vivante, et j'ai servi Pyrrhus, à sa table, dans son lit

Puis, quand il s'est mis à suivre Hermione, fou d'amour  
comme il était fou de tout, de meurtre, de royauté, de désir  
à rêver d'une noce plus grecque

il m'a donnée à son esclave troyen, Hélénius

comme il donnait de vieux bijoux, des tissus, des bêtes

et l'esclave Hélénius m'a prise à son service

à sa table, dans son lit.

Oreste, qui avait vingt ans, a tué Pyrrhus, qui avait trente ans

c'était aussi pour une femme, pour Hermione

et l'esclave a hérité d'un petit bout du royaume, où nous voilà.

C'est joli, nous avons beaucoup reconstruit

à la ressemblance de Troie. Hélénius est maniaque, il veut que tout  
soit identique

il y a la porte Scée, la citadelle

le ruisseau (il est un peu sec) a été rebaptisé le Xanthe.

Tout est pareil, mais en plus petit.

Ça te plaît ?

Viens, Énée, tu es beau, je vais te montrer mon mari.

Elle me conduit à Hélénius, qui pleure de joie, les Troyens  
s'embrassent

on nous accueille ici, nous passons quelques jours de repos

Puis les vents se lèvent, la mer nous appelle

je m'adresse à Hélénius, et lui dis

Ô roi, qui es aussi devin

ministre d'Apollon, sanctuaire de sagesse

dis-moi ce qui nous attend.

Des oracles contradictoires nous ballottent

Céléno nous a promis d'horribles épreuves.

Hélénius tue un jeune taureau, selon l'usage

arrache les bandelettes de sa tête sacrée

et je pénètre, à sa suite, au cœur du temple, au centre mystérieux

où le dieu est tout près, et ma sueur se glace.

Il me dit :

L'Italie est très loin.

Tu crois aborder à un rivage tout proche  
mais il te reste une longue route, sur la mer.

Ecoute ceci :

quand tu verras dans la prairie  
une truie énorme, toute blanche  
entourée de trente nouveaux-nés  
arrête-toi, c'est là qu'il faudra construire.

Tout autour, la terre sera hostile  
il y aura beaucoup de Grecs, fais attention.

C'est un pays qu'aucun Troyen ne connaît, c'est très différent  
gardez bien la religion, elle vous protège  
honore Apollon, et ta mère  
et Jupiter tout-puissant

mais honore aussi Junon, qui ne t'aime pas  
sacrifie pour elle plus que pour tous les autres  
gagne sa faveur, il te la faut

Cette haine est anormale, tu es de ceux que les dieux chérissent  
sois plus entêté, plus coriace  
c'est un dieu, mais c'est une femme,  
elle viendra.

Sur le chemin, il y a Charybde, il y a Scylla  
passe Scylla, passe Charybde

ne navigue pas entre les deux, fais le tour  
sinon tu perdras tout : les navires, les hommes, le destin qui t'attend.

En Italie, tu aborderas à Cumes.

Il y a là une prophétesse, que je connais  
Consulte-la, écoute sa musique  
elle est bien.

Voilà. Va-t-en maintenant.

Le roi ordonne qu'on porte à nos vaisseaux  
de lourds présents faits d'or et d'ivoire

de l'argent, des cuirasses, le casque de Pyrrhus  
des chevaux, des pilotes, quelques rameurs qui nous manquaient.

Puis il s'adresse à mon père, avec un respect très profond  
si marqué, que j'ai presque été surpris

et lui dit :

Anchise, toi qui as été jugé digne de la superbe épousaille de Vénus  
 toi qui fus choisi pour cette divine saillie  
 suis ta route, père béni par la piété que te porte ton fils  
 Va ton chemin

et Andromaque vient apporter à Iule, mon petit  
 des vêtements de son enfant mort  
 d'Astyanax assassiné  
 disant

il avait ton âge, Iule  
 il était adolescent, comme toi  
 prends-les : ta mère aurait pu les coudre.  
 Et moi, je leur crie, tout en rejoignant mon navire  
 avec des larmes dans les yeux :  
 Ayez du bonheur, vous !  
 Voici : vous avez une ville, votre voyage est fini  
 nous, nous retournons vers les épreuves  
 l'errance, les vents, la détresse  
 Mais si j'arrive au bout, si je fais ce pays dont je rêve  
 alors je jure que ces deux nations seront unies  
 par le cœur comme elles sont par le sang,  
 comme deux membres du corps unique  
 de Troie, de Troie  
 retrouvée.

A nouveau la profonde respiration des vagues, l'inquiète clameur des  
 marins  
 le peuple, sur les bateaux, regarde les cieux, et se tait.  
 Puis, à nouveau une escale sur les monts Cérauniens  
 d'où la traversée est la plus courte, pour atteindre les premiers  
 rivages d'Italie  
 On ne campe même plus, on se sent trop proche. Hommes et femmes  
 dorment sur le sable  
 la nuit, la vaste nuit nous enveloppe, nous caresse  
 ses longs doigts lentement nous délient les cheveux.  
 Palinure ne dort pas, regarde les voûtes, écoute les souffles de l'air

il observe tous les astres qui marchent lentement, en convoi, sur les  
 routes du ciel,  
 les Hyades, les deux Ourses, Orion tout armé  
 puis, quand tout lui paraît calme, apaisé dans les orbes, dans les  
 espaces,  
 il lance un appel qui sonne clair et roule loin dans la nuit.  
 Nous nous levons, reprenons la route  
 et nos bateaux sont de grands oiseaux nocturnes qui nous protègent  
 de leurs voiles  
 de leurs grandes ailes levées.

Le matin rougissait lentement les airs, les reflets de l'eau  
 lorsque nous avons aperçu au loin une terre basse.  
 Achate, le premier, a crié : Italie !  
 Italie ! Italie ! ont répété les compagnons.  
 Alors Anchise a rempli une profonde coupe de vin, et la levant vers  
 les cieux, a lancé  
 Eh vous, dieux de l'Olympe, qui faites les clartés et la pluie  
 qui faites la paix comme les guerres  
 dites à ce continent, là-bas, de nous ouvrir une route  
 juste aussi large que nos souffrances, juste aussi droite que ce fils  
 que j'ai là  
 et ça ira bien.  
 Mais en accostant le long des berges, ce que nous voyons en premier  
 ce sont quatre chevaux, tout blancs, qui paissent, dans la plaine  
 Alors Anchise reprend  
 Ces chevaux sont des chevaux guerriers, voyez le cou, voyez les  
 pattes  
 ceci est un signe de guerre  
 Regardez bien l'Italie, vous tous, c'est la terre qu'il nous faut  
 mais nous devons la prendre par ailleurs, il faut aller plus loin.

Nous retournons vers la mer la pointe de nos vergues  
 et fonçons à nouveau vers l'Ouest.  
 Bientôt, un mouvement étrange se fait dans l'eau, les flots  
 bouillonnent  
 des tourbillons roulants entourent un récif qui semble chargé de  
 menaces  
 les voix de la mer deviennent criardes, tout mugit, tout tremble

Anchise dit :

C'est sans doute là cette Charybde que nous annonçait Hélénus  
 pesez sur vos rames, compagnons, sortez-nous d'ici  
 Palinure en premier, et tous les autres,  
 virent à gauche, les proues grincent, les coques hurlent de douleur,  
 des vagues qui s'enflent nous soulèvent jusqu'au ciel,  
 mais nous passons.  
 Puis le soleil revient, et réchauffe, insolent, nos membres épuisés ;  
 nous accostons près de l'Etna.

La baie où nous entrons est très calme, mais derrière, tout près  
 dans un ébranlement effroyable, un tonnerre d'avalanches  
 dans de sombres fumées, dans des nuages de cendres  
 l'Etna crache au ciel des flammes si hautes qu'elles vont lécher les  
 étoiles  
 et vomit autour de lui les entrailles de la terre.  
 Tous nous regardons, saisis, et mon père explique  
 Sous cette montagne, il y a un géant écrasé  
 il s'appelle Encelade, et il souffre  
 ce feu qui sort du cratère, c'est son souffle ardent, son haleine brûlée  
 ces laves qui coulent, ce sont des viscères qu'il éjecte parfois de sa  
 poitrine, en toussant  
 et quand il n'en peut plus, il se retourne,  
 alors l'Etna est secoué, il y a des écroulements  
 puis il l'écrase de nouveau.  
 Et plusieurs fois, nous-mêmes, nous voyons le prodige.

Le rivage était désert. Tout semblait vide, désolé,  
 et pourtant, au matin, un homme est venu vers nous en criant  
 un misérable, couvert de barbe, de plaies  
 sale, en haillons, presque nu ;  
 sa voix grinçait comme un cordage quand monte l'eau du puits.  
 Il nous dit :  
 Que faites-vous là, pauvres fous, c'est la terre des Cyclopes  
 des géants immenses qui n'ont qu'un œil au front !  
 Rentrez dans vos barcasses qui craquent de tristesse, repartez !  
 Le dernier homme qu'on ait vu ici, c'était Ulysse  
 il a crevé l'œil de Polyphème, un des monstres  
 par ruse, pendant qu'il dormait

Si les Cyclopes vous trouvent, s'ils flairent seulement votre odeur,  
 il va y avoir ici du carnage, des membres fracassés  
 des plaies béantes qui sèchent au vent  
 et puis, plus que tout, cette manie affreuse :  
 les géants sont cannibales, moi je n'aime pas ça  
 la chair de l'homme est faite pour autre chose,  
 les travaux du monde, les petits plaisirs, et les gros, même la guerre,  
 pas pour craquer sous leurs dents.

Moi, je le hèle, je lui demande :  
 Mais toi, vieillard, que fais-tu ici, comment es-tu vivant ?  
 Il me répond :

Jeune homme, j'ai connu une douleur si grande, un chagrin  
 que plus rien ne me fait trop souffrir.  
 Je me cache, je leur échappe, je dors dans les arbres  
 je mange des ronces, et, de ma branche, je fais une prière aux dieux  
     quand se lève l'aurore  
 J'ai pris l'odeur des plantes, des bêtes de cette île  
 je veux mourir ici.

Il refuse de venir avec nous, notre invitation le fait rire  
 un moment, j'ai cru qu'il était un peu fou  
 et ses paroles, fumées au vent.  
 Mais alors nous voyons s'avancer sur la plage  
 Polyphème, le pasteur, que suivent de blanches brebis ;  
 c'est son dernier plaisir, il ne les voit pas, mais sait les reconnaître à  
     leur haleine très douce  
 aux formes du lainage blanc qu'il caresse de ses énormes doigts  
 Il vient auprès de l'eau mouiller son œil crevé, sa blessure  
 crevasse frontale, plaie incurable dont dégoutte encore le sang  
 On croit entendre vibrer, mugir  
 une sorte de sanglot incessant tapi au fond de sa gorge  
 Nous rejoignons les nefs comme des fauves glissant dans l'ombre  
 voulant à peine respirer  
 mais l'eau clapote un peu sous nos pieds, et il nous entend.  
 Alors une fureur incommensurable, gigantesque  
 s'empare du grand corps qu'Ulysse a meurtri  
 une furie de revanche, une protestation insensée

comme un espoir de voir les puissances de la colère, de la haine  
rouvrir le grand œil, la crevasse, le cratère.  
Il agite un bâton immense, veut taper tout autour de lui  
flaire des muscles d'homme, entend du bruit, s'affole  
frappe l'air, l'eau, le vide  
et pousse un hurlement glacial, d'outre-monde, stellaire  
qui couvre l'île de son écho  
Et tout le peuple des monstres apparaît sur les montagnes  
tous ces yeux solitaires, caverneux, incandescents  
qui nous voient fuir sur nos bateaux, gagner le large  
et font monter une clameur si folle  
que le continent a tremblé sur sa base  
et que les dieux, là-haut, se sont tous mis debout.  
Mais nous, nous sommes repartis.

Nous accostons à l'île d'Ortygie  
passons Camarine, Géla, Sélinonte  
je longe Lilybée, la traîtresse, qui cache tant d'écueils sous ses eaux  
et puis, à la fin  
c'est Drépanum qui nous accueille, triste terre.  
C'est là qu'après tant de traversées  
après tant d'orages  
j'ai vu partir Anchise, mon père  
le seul allègement de toutes mes peines.  
C'est là que tu m'as laissé, ô compagnon unique  
seul devant les fatigues, la haine des dieux, le vent  
Cela, on ne me l'avait pas annoncé  
ni Hélénius, ni Céléno  
c'était pourtant la pire épreuve, la dernière des douleurs.  
Je suis parti. Un vent violent m'a poussé. J'ai abordé à ton rivage.

Ainsi, Énée, que tous écoutaient depuis des heures  
racontait son destin, son voyage, ses courses errantes.  
A ce moment il se tut, il avait fini,  
et reprit une pose plus calme.

## *CHANT IV*



La reine est prise au mal d'aimer  
c'est une plaie qui se nourrit dans ses veines, un feu qui la brûle au  
dedans  
des heures elle a vu cet homme, son destin, sa beauté, sa race  
et la trace est maintenant dans son cœur, imprimée  
la reine est prise au mal d'aimer

Le matin montait en fleur dans Carthage.  
Voici Anna, sa sœur. C'est son double, son autre moitié  
Elle dit : Anna ! Quel homme est ici, Anna !  
(j'ai des visions, des épouvantes, un monde nocturne, Anna.)  
Quel hôte ! Quelle étrange venue ! Quel arbre !  
Quel destin. Comme il parle. Quel récit.  
Il est dans la parenté d'un dieu, il n'a pas peur.  
Quel massacre. Quelle souffrance. Quel regard.  
Je vais te le dire : j'ai juré la fidélité à mon mari mort  
à mon mort de mari. Sainte est la promesse faite à un mort  
Celui-là me fait trembler sur mes bases, celui-là me rendrait parjure  
Mais mon mort m'a pris tout mon amour.  
Mon mort, toutes les nuits, est dans mes couches,  
je le veille, je le caresse, je l'épouse.  
Celui-là n'aura rien de moi. Horror !  
Et elle pleure sa jeunesse, son veuvage.  
Le matin montait en fleur dans Carthage.

Anna est douce, frêle : c'est un chat.  
Elle répond : je t'aime, ma beauté, ma première,  
mais je te trouve toute froide dans ton manteau de reine  
toute nue dans du métal. J'ai peur pour toi. Je t'imagine éclore,  
ouverte  
maman, avec un bébé pissEUR, et tu ris et tu pleures d'amour  
Il faut un homme ici, tu lui laisses la guerre, toutes les haines, les  
coups de gueule.  
Un roi débarque sur tes côtes, il te plaît  
et tu t'enfermes dans tes serments de vieille, et bientôt il s'en va ?

Il est fatigué du voyage : donne-lui de l'accueil, du service  
 Mets sa nation contre la tienne, capte-la.  
 Dans la chambre, parlent deux femmes : une espérance palpite  
 un cœur de bête, un rêve d'enfant, un murmure bas  
 Anna est douce, frêle : c'est un chat.

Si c'est un feu qui ronge le cœur de la reine  
 les mots d'Anna sont de l'huile, du bois sec, du vent  
 Sa crainte se délie, comme une ceinture tombe.  
 D'abord elle va, d'autel en autel, elle cherche un présage  
 elle veut savoir, immole les bêtes, verse le vin :  
 mais les augures sont des énigmes, les prêtres secs, ignares.  
 Elle court en ville, s'égare dans les rues, ne sait pas où elle va  
 prend Énée par la main, le conduit dans la cité, veut qu'il la trouve  
     magnifique  
 parle sans cesse, puis s'arrête sans plus savoir ce qu'elle veut dire  
 et reste pendue, pantelante, comme une bête meurtrie  
 au bout de sa phrase oubliée.  
 Quand tombe la nuit, elle veut qu'il recommence, redise toute  
     l'histoire  
 elle convoque des banquets, à tout va  
 Et quand on se sépare, au cœur profond de la nuit  
 elle rôde autour des tables, se jette, folle, dans le lit qu'il vient de  
     quitter  
 dort dans les restes du repas.  
 Les constructions s'interrompent : les tours, à mi-hauteur, cessent de  
     monter  
 la jeunesse déserte les stades, le port se vide  
 les travaux s'arrêtent, le peuple est au désarroi  
 C'est un mal, un fléau, une peine  
 C'est un feu qui ronge le cœur de la reine.

Les dieux, en haut des cieux, écoutent :  
 une femme est vrillée d'amour.  
 Junon la reine, la terrible  
 Junon a peur : Carthage est menacée  
 Venus, qui suit les routes de son fils  
 Vénus a peur : son fils est dans Carthage  
 sur la terre adverse, ennemie.

Dans l'Olympe, chapelle vibrante  
la haine des dieux fait du bruit.

Junon-la-colère vient à Vénus, la très-aimante  
et lui dit : vipère mordante  
ça y est, tu l'as coulé, ton venin  
dans le sang de ma pauvre reine  
Tu es contente, Carthage te fait peur  
tu dessines la carte du monde  
à coups de désirs, de jambes ouvertes  
à coups de fureur d'aimer.  
Eh bien, va jusqu'au bout : laisse courir tes haines  
tes frayeurs, ta jubilation  
Moi, je veux bien qu'on les marie  
prendre ton peuple, le joindre au mien  
en faire une nation première.  
Il faut accomplir, consommer  
il faut les pousser dans un lit.

Vénus est toute-mère. Elle voit les ruses de Junon  
comme si elle perçaient sa peau pour éclore sur son visage :  
Junon ne pense qu'au destin du monde  
elle ne rêve que de cartes, d'empires, de frontières.  
Elle ne veut pas d'un royaume troyen  
elle en redoute la puissance future.  
Il lui faut couper au peuple de l'exode les routes de l'Italie.  
Vénus voit tout cela qui affleure  
aux flammes de son regard et au teint de sa peau.  
Elle répond : mais oui, bien sûr  
c'est le plus vif de mes souhaits.  
Tu sais : c'est mon fils que je veille  
qu'il soit en paix, pour moi c'est tout  
Carthage ou ailleurs, qu'importe ?  
Va, marions-les, quand tu veux.

Alors Junon : on donne demain une chasse  
ton roi et ma reine y seront  
je leur crèverai un nuage  
quand ils courent dans les forêts

leur entourage sera dispersé, tous chercheront des abris.  
 Ils seront seuls, près d'une grotte  
 conduisons-les dedans la pierre.  
 Ils seront mouillés, devront sécher leurs vêtements  
 il fera nuit au plein ventre du jour  
 C'est là que je te les épouse  
 l'un contre l'autre, à corps perdu.

Vient le lendemain, vient la chasse.  
 Les portes s'ouvrent de Carthage : apparaît un groupe de très jeunes  
 gens  
 sur des chevaux, en pleine lumière  
 armés de filets, d'épieux, de panneaux  
 derrière, les cavaliers numides  
 et puis la meute, qui flaire et qui gueule.  
 Voici Didon, voici la reine  
 Voici Énée qui vient en riant  
 la chasse galope, fonce vers la forêt  
 la ville attend, les dieux observent.

La cavalcade bientôt a gagné de hautes montagnes  
 des retraites au silence profond, où tous les chemins ont cessé  
 On entend quelques cris, de l'écho, le frisson des arbres  
 et la paix infinie du ciel qui se repose.  
 Courent des chèvres dans les pierres, s'enfuient de grands cerfs et un  
 faon  
 guettent les hommes, yeux mobiles, paupières vibrantes  
 se cache, anxieux, un sanglier.

Et puis le ciel tourne à l'orage  
 voici les grêles, voici le vent  
 le jour se couvre, une fureur étrange  
 s'abat, violente, sur les forêts  
 La troupe se dissémine, les chevaux se dressent, s'affolent  
 jettent bas leurs cavaliers  
 qui courent, et cherchent un abri.  
 Didon, Énée vont à la même grotte  
 dehors meugle l'orage, l'été vociférant.  
 Junon, et la terre, ont lancé les premiers signaux. On a vu des feux

dans le ciel complice  
 Sous la pluie, des cerfs brusquement ont arrêté de courir.  
 Au sommet des montagnes, tout en haut  
 des nymphes, tordant leurs bras, ont hurlé, toutes ensemble, une  
 clameur d'amour.  
 Le chant vibre, monte aux espaces, résonne dans les voûtes  
 les dieux, en haut des cieux, écoutent.

Passent les nuits, brûlent les heures.  
 Didon est au banquet d'amour : elle dévore.  
 Rien ne l'entrave, toute retenue lui est étrangère,  
 aucun arrêt ; aucun souci.

Mais voici la Rumeur qui approche,  
 la coureuse, la passe-frontières, la voletante.  
 Une femme a ouvert ses bras ? une femme a donné ses larmes ?  
 Elle se rue, elle s'envole,  
 elle a des bouches, des yeux plein ses petits paniers, ça clapote, ça  
 frétille,  
 elle fait traîner à ses côtés, courir près d'elle, toutes sortes de menus  
 mensonges,  
 petites infamies, traîtrises discrètes,  
 la brûleuse d'hommes, l'assassine,  
 le monstre tiède,  
 la grande impie.  
 Elle a une proie, toute chaude,  
 Énée, le Troyen, est venu,  
 il fait la bête avec Didon ; la reine lui a tout donné ;  
 dans le luxe du grand palais  
 ils se chauffent au feu de l'amour  
 tous les deux, tout le jour, et l'hiver est aux portes  
 et leurs royaumes sont oubliés.  
 Elle vient lécher les oreilles  
 du grand Iarbas, un roi tout voisin.

Iarbas est un chef à l'ancienne  
 un guerrier des temps révolus.  
 Quand il entend que le Troyen, l'exilé  
 fait mugir, beugler d'amour les longues nuits de la reine

il se tourne vers le roi des dieux, et lui dit :  
 Jupiter, le grand faiseur, pourquoi permets-tu cette honte ?  
 Qu'est devenue la foudre ? A quoi sert le grand fracas des cieux ?  
 Une fuyarde, vagabonde,  
 à qui j'ai vendu un bout de Lybie  
 pour son village misérable  
 pour les trois champs qu'on voit autour  
 m'a refusé pour son mari.  
 Elle prétendait à un veuvage éternel  
 et elle se roule, dans sa couche suante, avec le Troyen, l'eunuque, le  
     parfumé  
 l'enculé joli-coeur, le mignon  
 et lui tire des cris de joie !  
 Jupiter, j'ai cent temples, j'ai cent autels  
 où coule le sang des victimes, pour toi, qui ruisselle jusqu'à terre  
 Que fais-tu, dieu des secousses ?  
 Où est ton jugement ?

Le Tout-puissant a entendu, et il ne lui convient pas que cette escale  
     soit trop longue.  
 Le Tout-puissant obéit aux destins, et les destins ont choisi pour  
     Énée  
 une terre plus lointaine, une autre sorte de mission  
 que de s'attarder, langoureux, dans les bras de cette femme.  
 Jupiter appelle son fils, Mercure qui porte les messages,  
 et l'envoie, de sa part, saluer le Troyen.  
 Mercure attache à ses pieds les sandales qui ont des ailes  
 il prend sa baguette, enfourche les vents, chevauche les nuages  
 il nage dans les airs, il vole  
 traverse des ciels d'orage et se couvre de neige  
 plane lentement, l'aquilin, au-dessus des eaux.  
 Voici les montagnes d'Afrique, voici la Lybie au lointain  
 voici bientôt Mercure qui promène à pied dans Carthage.  
 Énée s'affaire en ville, pour monter des remparts, des bâtiments  
     nouveaux  
 Mercure vient à lui, et l'aborde.

Énée  
 C'est le bout du voyage ? C'est ici ?

Tu es arrivé au port ?  
 Tu es heureux, comblé  
 ce que tu voulais, c'est ce rivage  
 et c'est Didon.

C'est au peuple que tu penses  
 en restant ici ?  
 A ces vieux qu'on voit, à ces enfants qui t'attendent ?  
 Troie qui doit renaître  
 la patrie pure et fervente pour laquelle tous ces gens ont navigué  
 depuis dix ans  
 c'est ici, c'est Carthage  
 c'est Didon ?

tous ces hommes, toutes ces femmes  
 qui te suivent depuis le massacre  
 et ceux qui sont morts sur la mer  
 ou qui sont tombés en chemin  
 ce que cherchaient leurs yeux ardents  
 ce vers quoi leurs mains se tendent  
 c'est Didon ?

Énée a frémi, comme un lièvre  
 qui sent le chasseur, et la mort.  
 La mort c'est ici, c'est la halte  
 c'est ce sol crayeux, c'est la tombe qui l'engloutit  
 Énée repart, Énée soulève ses voiles narcotiques  
 Énée voit clair, et l'horizon qui l'appelle  
 et la mer ondoyante qui le veut sur ses reins.  
 Il convoque les meilleurs : Mnesthée, Sergeste,  
 les forts, les inspirés, les fougueux,  
 et leur dit : on arme la flotte  
 mais la nuit, dans le plus grand secret ;  
 moi, je vais prévenir la reine  
 mais un peu plus tard, il faut que j'y pense  
 il faut que j'explique bien.  
 Les Troyens se réveillent. Tout s'anime, mais en grand mystère.  
 La fièvre prend le port, les demeures  
 passent les nuits, brûlent les heures.

Le jour se lève : il est rouge.  
 Didon a senti dans la ville des mouvements étranges, une vibration  
 cachée  
 Quelque chose s'échappe. Du sang est tout près de fuir.  
 Elle s'inquiète, regarde autour d'elle, renifle  
 et puis la Renommée, toujours elle, vient lui ricaner au visage.  
 Alors la reine court dans toute la cité, comme une bacchante  
 vient au port, découvre les préparatifs  
 pousse des cris de chienne épouvantée  
 et trouve à la fin, dans une ruelle de Carthage  
 son amant. Voici comment elle lui parle.

Dis  
 fauve  
 rapace  
 fourbe  
 menteur  
 tu t'en vas ?  
 rien ne t'arrête ?  
 ni tes serments  
 ni tes chants d'extase,  
 ni la mort, où je vais ?  
 Rien ne t'appelle,  
 tu n'as pas de patrie  
 pas de femme, pas de maison  
 tu erres, tu es seul.  
 Alors ?  
 Tu me fuis ?  
 Je t'encombre ?  
 Regarde-moi  
 si je te rappelle de la douceur  
 des larmes d'amour  
 des rires, du bien-être à deux  
 des petites voix emmêlées  
 et ce que tu as dit, répété  
 et dit et redit encore  
 mille fois  
 ne me laisse pas toute seule.



Mon frère, le meurtrier, va venir me faire la guerre  
 Iarbas est bafoué, il me veut  
 Il viendra me prendre comme une cocotte  
 Je t'ai donné tout mon honneur, je n'ai plus rien  
 personne ne me respectera  
 je suis une fille qu'on abandonne, sur le port  
 un petit plaisir pris au passage  
 Ne me laisse pas seule, Énée  
 donne-moi au moins un enfant  
 fais-moi un petit enfant  
 un petit Énée qui me coure dans les jambes et me tire les robes  
 quand tu seras loin ;  
 Je serai moins trahie.

Énée répond :

Ce n'est pas de toi que je me détache  
 tout ce qui est nous, à nous deux  
 je le retiens au plus profond de mon cœur  
 je le bénis, je l'aime  
 j'y suis scellé.  
 Ce sont les dieux qui m'appellent  
 Un dieu est venu, là  
 Tout à l'heure  
 m'a insulté  
 c'était un dieu, tu sais  
 on voyait la lumière autour de son visage.  
 toutes les nuits, c'est mon père  
 il me demande l'Italie  
 si j'ai oublié le peuple  
 et dans quelle sorte de mépris je tiens Ascagne, mon enfant  
 C'est trop. Je pars.

Il ne la regarde pas.  
 Ses yeux vont droit devant lui.  
 elle,  
 elle lui tourne autour, comme un tigre  
 son visage est blessé, elle a les yeux en sang.

– C'est tout. Tout ce que tu penses,  
 tout ce que tu sens est là.  
 Pas un mot pour moi, pour ce qui me blesse  
 pour ce que je vais souffrir.  
 Pas un regard, non plus.  
 Pas une larme, pas de tristesse  
 le destin, la volonté froide, l'avenir, les dieux.  
 Machine ! Montage de roues et de dents.  
 Tu es venu ici comme un bateau cassé  
 tu as tout demandé, tout reçu  
 repas, habits, repos, caresses  
 Tu es refait. Tu t'en vas.  
 Maintenant c'est Apollon, les oracles  
 un dieu est venu ce matin  
 Bravo, les puissances d'en haut !  
 Je n'ai rien à dire, je ne suis pas de taille  
 Va-t'en. Pars sur la mer. Crève au milieu des rochers.  
 Que crève la coque de tes navires reconstruits à Carthage !  
 Si je meurs, mon ombre au moins pourra te suivre  
 Te haïr, te pourchasser  
 Te harceler où que tu ailles, te maudire  
 T'interdire tout repos.

Elle tombe, elle n'a plus de forces  
 ses femmes la portent au bras.  
 On la conduit dans sa chambre où tout est clos, où rien ne bouge  
 le jour se lève : il est rouge.

Énée tremble d'amour, de honte, mais s'en va.  
 C'est fini, Carthage s'éloigne  
 et, plus les cris de Didon le labourent, le torturent  
 mieux il le sait : il partira.  
 Alors les Troyens se remettent au travail, ils se réveillent,  
 chargent les coques, équipent les voiles  
 tirent les navires à la mer.  
 Le port fourmille, un peuple exalté va et vient  
 montent bientôt des cris de joie, et des chansons  
 c'est le vent troyen qui se lève  
 le peuple de la mer revient aux vagues odorantes, aux chevauchées

sur les crêtes d'écume  
aux poissons, aux étoiles.

Du haut des tours, Didon les voit, les marins ardents.  
Elle ne croit pas en sa défaite  
elle veut revoir Énée, le chef, et tout reprendre  
elle s'est comportée avec maladresse, elle était injuste  
trop brutale  
elle n'était pas assez aimante  
elle l'a blessé.

Voici qu'elle demande sa sœur, petite Anna.  
petite Anna, mon doux nuage  
ma beauté, mon bobo, mon enfant  
j'ai fait des choses étranges  
je me suis comportée avec maladresse, j'étais injuste  
trop brutale  
je n'étais pas assez aimante  
je l'ai blessé.

Il est blessé, Anna, c'est un homme, il s'entête  
il ment.

Il veut de moi sans réserve  
comme une mère veut l'enfant  
je le sais  
je le sais, c'est écrit là, sur ma gorge  
entre les fesses, au creux des sables, partout.

Rien ne m'éloigne, je ne suis pas grecque, je n'étais pas dans la  
guerre contre lui

je ne lui ai donné que du bon.

Je veux tomber à ses pieds, me pendre aux muscles de ses cuisses  
lui lécher les jambes, et les genoux  
tout, même l'indignité, ramper, gémir  
la femme-crapaud, la bête :  
il faut qu'il reste, un peu, un instant.

Va le voir. Fais tout. Pleure  
sois basse, veule, liquide  
je ne demande plus qu'il renonce à l'Italie, je me suis trompée  
je sais qu'il doit partir  
il a raison, il le faut  
mais un peu plus tard, quelques jours, une petite saison

un délai, une trêve  
 un rien. Pour que j'apprenne cela, cette souffrance  
 peu à peu, que j'y vienne  
 que je transite vers la mort doucement.

Anna obéit à son ordre  
 va vers le chef troyen, le supplie, l'implore à genoux.  
 Lui, est comme un arbre fort, secoué par les bourrasques  
 le branchage plie et se tord dans l'épreuve, la ramure crie, mais  
     l'assise ne bouge pas  
 Énée tremble d'amour, de honte, mais s'en va.

Didon, maintenant, c'est la mort qui t'appelle.  
 Le ciel te dégoûte. Tout te fait signe :  
 sur l'autel, l'eau des offrandes est devenue noire  
 le vin a caillé, c'est du sang.  
 La nuit, tu entends ton mari, Sychée, qui te dit : viens !  
 hospitalier, avec tendresse, il te convoque vers une fraîche demeure  
 un soir, c'est le hibou qui a chanté  
 de longues plaintes avenantes  
 et tu rêves : Énée te chasse devant lui, te repousse des mains et des  
     pieds  
 sur une route où tu es seule, c'est le désert autour, brûlant, la piste  
     flambe  
 tu avances à genoux, tu cherches ton peuple qui s'est enfui, devant.

Et puis, elle cède.  
 Désormais elle veut mourir, elle va mourir, elle veut ce qui vient.  
 Ce n'est pas bon, ni mal, c'est ainsi, ça ne se juge pas  
 une détermination méthodique l'envahit  
 elle organise, prépare, elle veut réussir  
 c'est bientôt tout ce qui l'occupe.  
 Encore, elle fait appel à sa sœur.

Anna, j'ai trouvé, je remonte  
 il y a remède à tout cela.  
 On a vu près d'ici une prêtresse massyliote  
 vagabonde et sérieuse à la fois  
 qui fait des enchantements.

Ne ris pas. Je sais ce que je dis. On me l'a amenée.  
 Elle va cuisiner un sortilège  
 brutal, comme on fait pour les bêtes  
 avec des bourgeons infectés, du miel, des pavots  
 du bleu de grand teint, de la cendre.  
 Je n'ai rien à perdre ! il s'en va.  
 ou bien je le retrouve, il me revient (bien sûr j'y crois peu)  
 ou bien (j'y crois davantage)  
 je perds tout mon amour, et je suis affranchie, je m'envole  
 mes plaies se ferment, je reviens à moi.  
 Écoute  
 il faut un grand bûcher, là-haut, sur la terrasse suspendue que j'ai  
 construite  
 jardin nocturne couvert d'étoile  
 où il m'a prise si souvent.  
 Sur le bûcher, je veux les armes qu'il a laissées  
 les vêtements de lui qui traînent encore dans ma chambre  
 et la couche où nous étions unis.  
 N'aie pas peur : c'est le rite.  
 Je ne veux rien dédaigner.

Alors, quand monte le crépuscule  
 (le soir s'avance, fument les odeurs du monde, bourdonne le vent)  
 on entend, dans le palais, les ouvriers du sacrifice  
 qui travaillent, qui édifient l'épaisse charpente  
 promise au feu.

Et puis, la nuit. Sur la terre, les fatigués se reposent  
 les tourmentés, les humiliés  
 ils ferment les yeux, et trouvent un répit.  
 La mer retient ses bonds, le vent retient ses souffles  
 les astres qui roulent dans le ciel arrêtent leur course, un moment  
 Tout dort : les animaux des montagnes, ceux des buissons, ceux du  
 désert  
 les nuages, les araignées, les enfants de toutes les espèces  
 petits porcs, petits oiseaux, petits poissons,  
 petites filles, petits garçons.  
 Didon, elle, ne dort pas. Sa douleur s'aiguise avec la nuit. C'est de la  
 chair à vif, c'est une plaie ouverte,

et rouverte, sans cesse.

Elle pense :

Autres ressources : les suivre  
 me vendre à eux comme esclave, laver le pont.  
 Armer le peuple, fermer le port, faire la guerre,  
 les capturer.  
 Ou me laisser prendre par toi, ô nuage noir qui m'emportes,  
 toi, la mort toute bénie, le vrai matin.  
 Autres ressources : les suivre  
 me vendre à eux comme esclave, laver le pont

Énée, comme les autres, dormait.  
 Dans son sommeil, on l'aborde  
 c'est une connaissance : le réveilleur, le sonneur d'alertes.

– Tu dors, Énée  
 comme tous les Troyens, pendant la nuit où le cheval dégorgeait ses  
     tueurs  
 tu t'attardes, tu te reposes  
 cette femme en est aux derniers recours  
 rien ne l'arrêtera plus  
 si tu ne pars pas, le rivage entier sera en feu avant que tu te réveilles  
 et ta route sera coupée.

Énée se dresse, épouvanté, hérissé de frayeur  
 et il hurle à ses compagnons  
 Aux armes ! Aux voiles !  
 A la fuite ! Aux arrachements !  
 Le vent est levé ! Un dieu crie au large !  
 Le destin nous hèle ! En avant !  
 Alors le peuple monte aux voiles  
 les rames claquent, les cables sont tranchés  
 les marins gueulent, un cri sauvage monte du port  
 la flotte s'ébranle  
 et toi, la reine, de là-haut tu vois tout cela, tes yeux sont doux, tu es  
     belle  
 Didon, maintenant c'est la mort qui t'appelle.

Vois les bateaux en partance  
 Vois le matin déployé  
 Tu es au bord du ciel, un appel te fait vibrer les tempes  
 tu vas tomber

elle crie, une ressource encore s'émeut dans sa poitrine :  
 Reviens, ami, mon exilé, mon mirage  
 tu n'es pas loin, je sais que tu m'entends  
 Énée carrosse, Énée baptême, Énée montagne  
 Énée, mon rêve d'enfant  
 ma poupée de petite fille, mon prince absolu, mon mystère  
 chair de chiffon, sourire de peinture,  
 voix de sonnerie, de bourdon  
 prends ma main, conduis-moi dans les cieux immenses, marie-moi  
     parmi les astres  
 je suis ta sœur, la gamine  
 nous allons, pieds nus, dans les ruelles ensoleillées  
 la misère pue, c'est l'Orient  
 les villes mortes de notre enfance  
 Troie, Sidon, le pays perdu, le premier rivage  
 d'où nous venons  
 ô, maman, la risée initiale  
 les coquillages, les confitures  
 les châteaux de l'Est, l'Asie dressée  
 et mon frère sanglant  
 et mes épousailles  
 et mon mari mort devant qui je suis parjure  
 Anna, viens allumer le bûcher, c'est l'heure  
 Anna ! Anna ?

Elle prend l'épée du Troyen  
 elle tombe sur la lame  
 le sang explose sur les vêtements, sur ses mains, sur la charpente  
     construite  
 en écume, en grosse giclées.

On la trouve. Un cri éclate.  
 Ses femmes courent dans le palais.  
 une clameur de détresse monte le long des murs, s'enroule aux

colonnes  
 et la Renommée descend sur la ville, fait la bacchante dans les rues  
 saisies de terreur  
 on pleure dans les cabanes misérables  
 femmes, vieux, soldats  
 et cela fait une lamentation opaque, lugubre qui enserre la ville  
 aussi puissante que si Carthage  
 s'écroulait dans les flammes furieuses

Sa sœur a entendu  
 (je monte au bûcher, je t'y trouve  
 tu es meurtrie, tu es sanglante  
 voilà le sacrifice  
 la victime c'était cela  
 tu m'as jouée, tu m'abandonnes  
 mon amour ne t'a pas aidée.  
 J'ai cueilli des branches bien sèches  
 pour la flamme que tu voulais  
 les voici, je te les donne  
 tu vois, mon Didou, j'obéis).

Didon est au bûcher, encore éteint, encore vivante.  
 Elle gémit, râle et souffre, se tord  
 elle veut parler, mais on ne l'entend pas  
 tout autour, les hommes se taisent, et attendent.  
 Puis elle voit venir près d'elle  
 une déesse qui sourit  
 C'est fini, Didon, je t'emmène  
 au grand terme de ton exil  
 à la patrie qui te convient, fleurie, blanche  
 vois : les rayons du soleil tombent tout droit sur l'eau  
 je te délivre, c'est ton heure  
 Vois les voiles tendues des nuages  
 Vois le grand matin déployé  
 Tu es bord du ciel, mon appel te fait vibrer les tempes  
 tu vas monter

Le soleil s'arrête, et se couvre  
 comme au passage d'un convoi



alors la déesse coupe le fin cheveu, l'étroite lanière  
et Didon s'envole, très haut.

Anna sa sœur, enflamme de ses doigts tremblants  
les branchages qui sont sous la morte

Le peuple est debout, il se tait.

Du lointain, massés sur les bateaux, les Troyens, levés, regardent  
s'échappe de Carthage une fumée légère, bleutée  
elle tourne, elle danse, et monte au ciel, qui s'ouvre  
le soleil s'arrête, et se couvre.

## *CHANT V*

<sup>9</sup>(PALINURE :)

Vois-tu  
tout autour, c'est l'eau verte, le ciel vert, mais l'orage  
s'apprête et se fourbit là-haut, dans la nuée.  
L'orage  
c'est cette trouée sombre au fond du ciel, dessus nos têtes  
cette fenêtre, cette cheminée  
et la chaleur trop dense collée dans nos barbes, qui perle  
et ces oiseaux rêveurs, arrêtés.  
Les vents  
tels que je les vois pour bientôt battant le flanc de nos navires  
vont encore nous barrer la route, c'est monotone, le destin se répète  
Il faut se dérouter

(ÉNÉE :)

Je sais que tu as raison  
mon navigateur, mon Palinure, mon Palinou  
Change ta route. Remonte vers la Sicile.  
Troyens, écoutez ! Encore une fois Junon nous ferme le chemin  
Palinure remonte vers la Sicile, d'où nous venions avant d'accoster à  
Carthage  
l'histoire fait marche arrière, et l'Italie s'éloigne !  
Je m'arrête ! Je descends ici, où sont les os de mon père  
bientôt je prendrai la mission qui m'a été confiée, et je la jetterai à la  
face des dieux, et je leur cracherai au visage  
Oh ! Je vais écrabouiller à petits coups méchants la tête des Pénates  
morveux, haineux, malpropres, invalides  
petites pièces de fer et de bois – (rondins).

Voilà. Nous arrivons. Descendez.

---

<sup>9</sup> Le résumé des chants précédents (utilisé dans la présentation fragmentée en trois épisodes) se trouve ci-dessous aux pp. 99-100.

Regardez le pantin désossé qui dévale la montagne  
 en riant, en faisant des signes  
 C'est Aceste, roi des lieux.

Brave homme. Il me ressemble : un dieu lui a trop cogné au visage  
 il n'a plus une seule dent.

Aceste, je t'embrasse, vieux crapaud.

Vous ne nous attendiez pas de sitôt ? Je n'y suis pour rien. Voyez  
 Junon.

Mes amis, si je compte bien, cela fait un an, tout juste, que mon père  
 est mort ici (le destin a des cadrans, des horloges, des  
 précisions forcenées)

je vais donc célébrer cela, pour la première fois, avec vous  
 d'autres que moi, j'espère, le feront à ma place, chaque année, pour  
 longtemps.

Allons.

Mon père, mon Anchise, mon papa

je viens à toi comme à la source très-pure de la vérité qui me  
 manque, dont j'ai soif

regarde : je suis amant, et viens à ma femme, tout donné, tout prenant  
 je suis petit enfant, et viens au dieu très bon qui m'entend et  
 m'appelle

Parle-moi, mon père, de cette voix douce qui grondait dans mon dos  
 chaque fois que je ne savais plus où mettre les pieds, et la tête  
 Dis quelque chose. Ne me laisse pas tout seul. Ouvre tes grands yeux  
 idiots

tes grands yeux égarés de terrien

L'Italie, je ne la trouve pas. Je te suis infidèle

impuissant à obéir à tes ordres, à la vocation que tu m'as laissée  
 sans toi, je ne peux pas. Tu as trop fait confiance au petit guerrier que  
 je suis, erratique et incohérent

(alors un serpent sortit de terre, du lieu où était la tombe, du sépulcre.  
 Il portait sept anneaux, son dos était tacheté de nuages bleus, ses  
 écailles flambaient au soleil, comme de l'or. Il approche des plats du  
 culte, les goûte, mordille les offrandes et s'en retourne, inoffensif,  
 vers les saintes profondeurs. Alors Enée :)

Honneur à toi, mon père. Béni soit ton corps meurtri, bénie soit la

mort qui te bouffe les os.  
 Je fonde ici, j'inaugure  
 un culte pour les temps qui viennent  
 que les hommes te rendront, tous les ans, en ce lieu  
 jusqu'à ce que la mémoire s'en perde  
 et que restent, seuls, des gestes absurdes, pieux, immémoriaux.  
 On va donner ici une fête, et des jeux.  
 Ecoutez, Troyens : mon père Anchise aimait le corps  
 quand il s'exalte et se réjouit.  
 Je dis à votre intention, et pour les peuples du voisinage  
 que les compétitions vont s'ouvrir  
 au glaive, à la course, aux flèches, aux rames.  
 Les nations se rassembleront dans cette vallée ensoleillée, herbeuse  
 On va s'oublier, céder aux cris de victoire  
 aux tristesses démesurées des perdants  
 à ces guerres, à ces épreuves débonnaires que l'on peut gagner, au  
 moins  
 On va pleurer de rage, de joie : c'est bien.

(Sur le rivage de la Sicile, près du tombeau d'Anchise, se déroulent alors de grands jeux troyens. Les peuples voisins, qui ont été conviés, sont venus nombreux se réjouir de la fête et se mêler aux épreuves. Les guerriers les plus valeureux s'opposent tour à tour, aux galères, à la course, à la lutte, au tir à l'arc. Ascagne et les adolescents troyens donnent une parade à cheval, un cortège équestre tout en couleurs, en somptueux apparat qui a été préparé pour l'occasion. Les spectateurs, massés dans la vallée, suivent avec exaltation chacune des compétitions, prennent parti pour l'un ou l'autre des concurrents, et le paysage résonne de leurs cris, de leurs joies et de leurs fureurs contraires. Il fait grand soleil, l'air est bon. Les athlètes sont nus, couverts d'huile, mais aussi de sueur, de poussière, d'un peu de bave que l'effort fait couler à leurs lèvres, du sang séché des chutes accidentelles. Énée, paternel, récompense les gagnants sous les ovations de la foule. Et les perdants, ceux dont la galère s'est brisée pour avoir trop forcé au grand virage, ceux qui sont tombés à l'eau sous les rires du public, ceux qui, pendant la course à pied, ont buté sur un obstacle alors qu'ils étaient en tête, mangeant la boue, traînant dans le sang des sacrifices, piétinés par les autres coureurs, ceux-là, Énée les récompense aussi, pour les arracher au désespoir. C'est un

grand jour de fête, le peuple vibre de sa retrouvaille ; les dieux méchants semblent être apaisés.)<sup>10</sup>

Or,  
 pendant cette journée que les Troyens ont consacrée  
 au jeu, à la gloire du corps  
 aux athlètes nus, aux muscles forçants  
 aux rivalités, aux concurrences,  
 la flotte est restée au port, déserte, sans marins  
 balançant doucement ses mâts et comme abandonnée.  
 Junon les voit, les beaux navires  
 esseulés, richesse dormante  
 tous ces flancs ouverts, généreux  
 prêts à recevoir des Troyens en grand nombre  
 à les conduire hors de Sicile, vers l'Italie encore  
 vers le havre, vers la promesse  
 et la Nation régénérée.  
 Elle ne baissera pas les bras, la Junon  
 elle a payé assez cher, de douleurs  
 de tourments et d'angoisse divine  
 pour que Troie soit détruite une première fois.  
 Troie resurgie sur d'autres rives  
 reconstruite, gloire poursuivie, histoire continuée  
 elle ne s'y résoudra que lorsque le roi des dieux l'y aura contrainte  
 et les destins, et le mouvement du monde  
 mais jamais de sa pleine volonté.  
 Cette flotte, elle veut la détruire  
 garder les Troyens en Sicile  
 c'est bien assez pour eux, allez  
 ça fait toujours une patrie  
 C'est trop courir à l'Ouest, l'Ouest n'a pas de bornes  
 c'est océanique, infini, tournoyant  
 mieux vaut rester ici, près des rivages  
 l'avenir est plus couvé. Plus étroit. Plus enclos

elle envoie des vents vers la flotte  
 et, sur les vents, une messagère

---

<sup>10</sup> Lors de la création en 1982, la séquence des jeux troyens était traitée par un long moment musical chorégraphié.

une déesse ailées qui plane et descend, souriante  
tout doucement.

Les Troyennes, elles, ne sont pas aux jeux  
on ne les y a pas conviées : c'est l'usage.  
Elles sont rassemblées sur la plage  
et font, à leur façon, la même cérémonie :  
elles parlent d'Anchise, c'est dans un murmure  
émaillé de cris, elles le pleurent  
le chef noueux qu'on a perdu, le tonton, le grand-père  
le vieux.

Voici ce qu'on entend, parmi elles :

Anchise, quelle fatigue  
quelle tristesse, quelle fatigue  
et le départ, et les bateaux  
et les fureurs de l'eau

L'Italie, l'Italie  
c'est important, c'est très beau  
c'est loin, c'est fuyant, et toujours ça s'échappe  
c'est trop

Il y a des milliers de patries  
tu les as vues : c'est toutes les escales  
mais tu repars, et tu t'obstines  
et tu vieillis

Anchise, qu'aurais-tu fait dans ce cortège  
ton fils suit-il vraiment ta voie  
fait-il si bien tourner le manège  
sans toi ?

La déesse qui doucement descend sur les airs les a entendues  
Elle prend la figure d'une Troyenne, Beroé  
que l'on écoute, que l'on connaît  
et vient aux milieu d'elles, pour dire :

C'est sûr ! l'Italie est une chimère

sait-on si ça existe, seulement ?  
 C'est Troie qu'il faut refaire. Pourquoi pas ici ?  
 Ici le tombeau nous rassemble, ici est le vieux enterré ;  
 et les dieux l'ont voulu : ça se voit  
 ce n'est pas un oracle, qu'on discute  
 ce sont des os qui pourrissent bel et bien, là-dessous.  
 Il y a sept étés que tu cours les mers  
 ta maison, c'est le bateau qui bouge, où rien ne tient  
 tu accroches au mur, et ça tombe  
 ta maison, c'est ce bois pourri qui pue le sel et les marins qui  
     dégueulent  
 pas de lit, et on dort à cinquante dans la même cale, et ça c'est bon  
     pour l'amour  
 Mais la terre, la terre ! regardez-la, prenez-la dans les mains, il y en a  
     ici  
 il y a des champs, de l'eau, des bêtes !  
 Des bêtes ! Du labour, du lait, des cuirs  
 et l'œil du bétail, qui te regarde, te reconnaît  
 Trois, c'est partout ! Troie, c'est le monde si on veut !  
 C'est ici ! Et ici, il y a Aceste, un royaume troyen  
 des femmes, des amis, des baraques  
 une armée contre les Grecs et les autres  
 Mais il faut repartir, monter sur ces coques,  
 ce bois crevé, ces cercueils marins  
 ces prisons à la dérive, aux fantaisies du vent  
 montez-y, mes belles, enfermez-vous là, par dizaines  
 calmez les gosses qui hurlent, attendez l'Italie, pour demain !  
 c'est pour dans dix ans, ou pour après la mort  
 et vous aurez des crevasses plein la figure, que la mer aura su tailler.

Elle prend une torche, la première  
 et la jette dans un bateau.  
 Les Troyennes, figées, la regardent  
 puis une voix dit, dans la foule :

Ce n'est pas Béroé qui parle  
 Béroé, malade, est sur sa couche, là-bas, je l'ai vue  
 Béroé n'a pas cette voix fendue, ce son fêlé qui résonne  
 c'est un dieu qui est là, qui déclame



qui en appelle aux flammes, et veut qu'on s'arrête ici

Alors, brusquement, la déesse ouvre ses ailes  
 et monte aux cieux, effrénée  
 les femmes poussent un cri de joie, et toutes les torches sont brandies  
 et voici : la flotte crame, elle est ardente, elle flamboie  
 le feu intempérant mord les bois, les rames, les poupes  
 et là-haut, entre deux nuages, on voit Junon qui souffle à toutes  
 forces, et qui rit.

La nouvelle parvient à l'amphithéâtre  
 (aux athlètes fatigués, aux concurrents qui se reposent, aux gagnants  
 qui s'embrassent, se félicitent)  
 que, là-bas, la flotte est en feu  
 et ils voient, au loin, une fumée en torsade, qui s'élève  
 épaisse, noire, au dessus du port.  
 Ascagne, le premier, encore à cheval, se rue vers le désastre  
 avec ses habits de fête, le vêtement bariolé de la parade  
 les rubans, les dorures, le chapeau.  
 Il crie : que faites-vous, les femmes, les mères ?  
 quel démon est devant vous ?  
 Ce ne sont pas les ennemis, ce n'est pas le camp des Grecs où vous  
 portez les flammes  
 c'est le nôtre, c'est Troie qui brûle  
 notre espoir, notre voyage  
 notre pays !  
 Et les femmes se reconnaissent, car Junon s'est enfuie,  
 elles se voient, torches en main,  
 brûlantes.  
 Mais le feu continue à danser, la flotte va disparaître  
 Énée, avec des groupes d'hommes,  
 arrivent, le voient, n'y peuvent rien.  
 Alors le chef troyen tombe à genoux  
 regarde vers les cieux qui semblent vides, paisibles, distraits  
 et voici comment il parle :

Quand j'ai voulu mourir, à Troie  
 tu me l'as interdit  
 tu m'as arraché, comme une herbe, à la terre

tu m'as jeté sur les flots  
 Quand j'ai voulu m'arrêter, trouver un port, fonder une ville  
 tu me l'as interdit  
 dix fois j'ai dû rassembler le peuple sur ces bateaux, par ton ordre  
 et repartir  
 Tu es venu à Carthage, en personne  
 m'injurier pour avoir aimé une femme  
 les bateaux, j'ai dû les refaire, un à un, tu les avais laissé briser dans  
     une tempête  
 et maintenant ils brûlent ?  
 Que veux-tu ? Est-ce une torture ?  
 la mise à la roue, le sévice ?

Quelqu'un, dans les cieux, entend.  
 Voici que vient un gros orage.  
 De l'eau déferle, en trombes, sur le port, sur la flotte  
 éteint le feu.

Voilà. La paix des cieux est revenue  
 et, dans le port, bon nombre de bateaux ont été préservés.  
 Mais la paix n'est pas revenue dans le cœur du chef troyen  
 il est accroupi près d'un navire, et pense :  
 on a voulu brûler la flotte  
 le peuple se tourne contre lui-même, casse sa richesse, ses vaisseaux  
 c'est comme une maladie :  
 la force contraire, qu'il faut repousser sans cesse  
 n'est plus seulement au dehors  
 c'est nous aussi, ce sont nos femmes, nos propres mères  
 qui ne veulent plus s'en aller  
 Faut-il que j'arrête ? Faut-il que j'arrête ?  
 que j'oublie les destins, les oracles  
 que je reste là : j'y trouve des labours, des négoce  
 toute l'histoire se termine ici  
 avec une petite cité paisible, sans importance  
 accroupie au creux des falaises ?

Alors Aceste vient près de lui, et lui parle :

Vois-tu, Énée, il y a deux forces dans ton peuple

dans notre peuple, à tous deux  
 l'une veut rester, l'autre est prête à partir  
 rassemble-les, colle-les l'une à l'autre  
 et elles vont se détruire, se dévorer  
 tu ne peux pas rester ici, fonder une cité, avec tous ces partants  
 ils rôderont dans la ville, ils la hanteront comme un rêve manqué  
 ils marqueront sur les façades, sur le pavé des rues  
 mais en creux, en mauvais  
 l'aventure qu'on leur avait promise  
 j'y vois des bandits, des assassins de femmes  
 ils haïront les femmes pour être encore là  
 Tu ne peux pas partir avec les restants  
 ils tireront ta course vers l'arrière, te feront perdre les batailles  
 porteront dans tes navires la contagion de la peur  
 de la maladie, des morts pour qui on doit pleurer  
 Coupe le peuple en deux,  
 pars avec ceux qui partent  
 les autres, laisse-les ici,  
 avec moi  
 je suis un restant, un qui s'arrête, qui ne veut plus courir  
 j'en ai eu honte  
 maintenant je sais qu'il faut cela aussi  
 c'est ma part.

Énée l'a écouté, le vieil ami  
 avec ardeur, avec passion.  
 C'est, dans le ciel opaque  
 une petite fissure, une petite traînée de bleu apparue soudain.  
 Et puis, devant ses yeux  
 vient l'image d'Anchise, son père, qui lui dit :

Mon fils, fais ce qu'il dit, il a raison  
 laisse les uns et prends les autres  
 Ici, on verra une cité  
 paisible et prospère  
 il faut la bénir avant ton départ  
 c'est une partie de toi qui reste  
 avec les autres, avec les fous  
 reprends des bateaux moins nombreux

rejoins l'Italie, et quand tu y auras posé le pied  
viens me voir, mon fils  
viens chez les morts, je t'y attends  
j'ai des conseils pour toi

Le chef troyen obéit à son père  
il laisse de côté la plus grande partie de son peuple  
et prend avec lui quelques guerriers peu nombreux  
deux ou trois navires, une mince cohorte  
les fous de l'Italie, dont les yeux sont des gouffres, des percées  
étranges  
des forages de l'absolu.  
Pour les autres, il trace les contours d'une cité, dessine les premières  
murailles  
choisit la place des maisons  
Puis, pendant neuf jours, on fait une cérémonie funèbre  
on chante, on mange, on passe de longs moments à penser en silence

Vient l'heure du départ. Tout le peuple descend sur le port  
des femmes pleurent ; des couples, tragiquement, s'étreignent  
Le vent se lève. Énée, avec quelques hommes, monte sur les navires  
(si peu nombreux, si peu de choses devant le destin, si fragiles)  
le peuple est sur les berges, massé en silence, gorges serrées  
d'angoisse  
les Troyens se séparent, le chef monte au large  
Énée s'en va.

Alors Vénus vient au devant du roi des mers, et lui dit  
Neptune, les laisseras-tu arriver, cette fois ?  
Et Neptune répond : oui, les vents seront bons  
les voiles gonflées, l'écume douce ; tes Troyens vont toucher au  
bout.  
Je veux une seule victime, je veux un mort au fond des flots  
c'est mon péage.

Les vents sont bons pour les Troyens  
Énée sourit, la route est droite  
le ciel porte d'immenses fleurs  
des rouges, des bleues, des vertes

c'est une prairie insolente  
 c'est un jardin démesuré  
 Tombe la nuit, les marins dorment  
 Palinure veille et navigue, au devant  
 Alors le Sommeil, dieu des profondeurs  
 dieu des fonds terrestres, marins  
 des étangs planes, des mares odorantes  
 des vertiges, des tourbillons immobiles  
 le Sommeil prend les traits de Phorbas  
 et vient dire au navigant :

Tu veux dormir, un peu ? Je prends ta place  
 je tiens le gouvernail, un moment  
 la mer est calme, la route est sûre

et Palinure :

le calme d'ici est étrange  
 c'est comme une manigance  
 je ne dormirai pas, Phorbas  
 je ne m'y fierai pas un instant

Mais le Sommeil est une Puissance  
 il jette sur les yeux du marin sa poudreuse pharmacie  
 et tu tombes dans les vagues, et tu roules dans l'écume, Palinure  
 la victime c'est toi, le sacrifié, l'Innocent

Énée sent la coque à la dérive, il s'éveille, vient au gouvernail, et dit  
 T'es-tu fié aux sérénités de la mer, mon Palinou ?  
 As-tu abandonné les navires, toi ?  
 as-tu osé dormir, et nous confier au vent  
 après tant de traîtrises célestes, d'imposture  
 et tant de mensonge des dieux ?

## *CHANT VI*

Voici la fin, et le rivage.  
C'est l'Italie, ce profil  
la découpe muette qui fait des lignes sous les courbures d'en bas du  
ciel  
sur l'horizon, dans ces nappes de silence, là-bas,  
c'est l'Italie, c'est la terre  
c'est ça.

Les Troyens accostent.  
C'est une falaise crénelée, plutôt fade, peu de choses  
une côte criblée de rochers, après tant d'autres qu'on a vues  
du silence, du désert, des plantes rares, tordues, brûlées  
le bruit des roulements d'eau qui se brisent  
l'histoire toute simple, le destin à ras d'écume

Énée dit : Si nous sommes aux falaises de Cumes  
il y a près d'ici, tremblant de peur dans une caverne, secouée de  
vibrations divines  
une prêtresse, folle, dont Hélénius m'a parlé :  
la Sybille. Trouvez-la.  
Donnez de la corne. Lancez des cris dans le vent.  
Elle va venir.

Elle vient. Énée tombe à ses genoux, et demande  
à rejoindre son père au royaume des morts.  
C'est Anchise, de sa propre voix, qui l'appelle  
L'Italie, qui fuyait devant nous, est là maintenant, sous nos pieds  
Il faut le faire. Je ne peux plus dire un mot ni avancer d'un pas  
sans l'avoir accompli.

La prêtresse répond :  
Crois-tu être au bout de tes épreuves ?  
Elle est trouvée, cette terre. Tu es dessus. (Je n'ai pas entendu,  
d'ailleurs  
que tu te soies fatigué à remercier les dieux  
les dieux en général, ni Phébus, que, personnellement, je sers

On réclame, on pleure, on réclame  
Et quand on obtient, alors ? Pas un mot ?)

Il y a de la souffrance, ici. Pas seulement sur l'eau.  
L'errance est dure, je sais, et pourtant  
j'ai peur que parfois elle te manque, que tu la regrettes  
Tu feras la guerre, qui n'est pas dans ta nature, que tu as oubliée  
la guerre. Que de malheurs. Que de malheurs, petit.

Énée :  
j'ai tout prévu, je suis prêt à tout  
j'ai tout souffert en pensée, en avance  
Je veux aller voir mon père. Il m'attend. Il me l'a demandé  
je l'ai porté sur mes épaules, comprends-tu ?  
J'ai boulingué, j'ai caboté routes et ports avec lui  
Pourquoi pas moi ? Orphée est descendu. Et Thésée ? Et Alcide ?  
Il faut être un peu divin ? Eh bien, ma mère est Vénus !

La prêtresse :  
Descendre chez les morts n'est pas très difficile, Troyen  
Nous en sommes tous capables, à peu près  
C'est le retour qui est délicat.  
Charon, passeur des rives funestes, s'y oppose, tout le temps  
Il faut une très rare licence.  
Je ne sais pas si le voyage est dans la trame de ton destin,  
ce n'est pas à moi de le dire.

Ecoute :  
Il y a un mort parmi les tiens, c'est arrivé tout à l'heure  
Rends-lui les honneurs, d'abord. Il le faut.  
Après, cherche dans les branchages, sur un arbuste,  
un rameau feuillu, tout en or.  
Essaie de le cueillir : s'il résiste  
le voyage n'est pas pour toi.  
Mais s'il vient, et si un autre rameau, en or aussi, immédiatement  
après lui repousse  
ramène-le, et nous partirons.

On trouve un mort au milieu du camp



tordu, sous une tente, d'angoisse figée, le regard enfoncé, agrandi  
 Misène. C'est un guerrier des premières heures  
 compagnon d'Hector. Nul ne sait quel fut le mal, où est la morsure  
 hier encore il riait. Tout à l'heure on a entendu sa trompette.  
 Il est là, sur la terre. Il faut le dévêtir, le laver  
 rassembler du bois pour le bûcher funéraire  
 Les Troyens, comme des loups, en bande, courent vers les arbres

Les arbres. Énée, au travail, tient la hache, cogne  
 il voit tout ce branchage, la forêt compacte, les frondaisons qui se  
 mêlent  
 et pense : elle a raison, cette femme. La prophétie est bien  
 emmanchée  
 pour le début, elle n'a vu que trop juste, ô Misène !  
 Et maintenant ? Le rameau d'or ? Où le trouver, le voir  
 dans la forêt, mer végétale  
 brumes vertes, océan suspendu ?

Alors, passent deux colombes  
 portées par le temps, les souffles de l'air léger, et le doigt de Vénus  
 Elles se posent devant lui, sautillent. Picorent çà et là. Font des bruits  
 de bouche, de petits gestes frivoles de la main  
 Il chuchote : je vous reconnais, messagères. Conduisez-moi. Elles  
 s'envolent,  
 douces, prévenantes. Il les suit.

Parvenu au fond des gorges de l'Averne,  
 elles s'élancent brusquement, verticales, vers l'aplomb très droit,  
 vers le haut  
 puis se posent, assez fières, sur une branche ensoleillée  
 là, tout au sommet du feuillage, le rameau mystique s'avance  
 tonitruant, vociférant pour la vallée entière sa couleur insolite,  
 radicale  
 c'est de l'or absolu, c'est du feu  
 Énée y grimpe, le cueille  
 la branche sourit, et se laisse détacher.

Cependant, sur le rivage  
 s'élève le grand bûcher.

On l'a tapissé de feuillage sombre. Au sommet, pendent des armes,  
 des peaux, des cuirs colorés  
 le corps de Misène est lavé, on le parfume, on jette près de lui ses  
 vêtements de pourpre  
 son épée, sa rame, sa trompette  
 et puis, selon le rite ancien, lentement ils le soulèvent en détournant  
 la tête, et on entend qu'ils disent  
 adieu.

Vient la prêtresse, qui voit le rameau, et la tombe.  
 Elle dit : Bien. Je repars vers les gouffres. Tiens bien ta carcasse, et  
 ton cœur, Sybille  
 On va encore sauter. Sors ton épée, gamin. C'est le moment.  
 Arrière vous tous, chiennes de la terre, bestioles profanes !  
 Voyez-vous pas que la montagne tremble, et se fend ?  
 Sortez donc votre épée, jeune-homme ! Regardez cette fracture, ces  
 lèvres qui s'ouvrent : c'est là.

Vous, les gouvernements de l'ombre  
 régisseurs du dessous, du profond, esprit des souterrains et des  
 silences  
 Aidez-moi. De l'autre côté de la montagne, vers le dedans  
 s'étendait une nuit intense, et comme vide  
 une plaine creuse, étale, bleutée  
 peuplée de riens, ou de simulacres.  
 Au bout de cet espace morne, il y avait un palais – immense  
 les dorures en étaient pâles, et les portes (multiples, très grandes)  
 voûtées, arquées, comme déformées vers l'avant.  
 Devant les portes, le Deuil, et le Remords, dormaient, sales, sur les  
 marches  
 A côté : la Vieillesse, la Peur, la Faim veillaient debout, hagardes,  
 elles semblaient attendre  
 et, toutes trois, se donnaient la main.  
 La Guerre, la Sale Guerre  
 les Haines, (en plein délire, têtes de vipères)  
 les joies que donne le mensonge  
 dansaient une ronde recommencée, interminable,  
 très lente, silencieuses, dans un coin.  
 Ils entrent. Derrière, une vallée profonde

où coule un fleuve bourbeux. Dessus, une barque va d'une rive à  
 l'autre, et revient  
 menée par un passeur aux traits livides, aux yeux de foudre  
 qui rit, rote, pète  
 et chante  
 Et sur la rive, c'est la foule : des mères, des maris, des héros, des  
 enfants  
 derniers venus et premiers-nés  
 des ministres, des filles de rue, des nonnes  
 qui supplient le passeur de leurs longs bras tendus, de leurs bouches  
 écarquillées, de leurs poings,  
 visages déchirés. Énée demande :  
 que veulent-ils ? Pourquoi cette course au fleuve, cette lutte ?  
 Pourquoi emmène-t-il certains d'entre eux, pourquoi repousse-t-il les  
 autres ?  
 Et la prêtresse : le fleuve, c'est le Styx. De l'autre côté, les morts  
 sont à leur place, chez eux.  
 Ici, ils chevauchent sans savoir, brides en l'air. C'est comme le  
 moment exact où tu tombes en syncope. Juste avant de perdre  
 connaissance, quand ça bascule. Mais le moment dure : tout  
 bascule, bascule, sans fin.  
 Ils veulent rejoindre l'autre rive, tu comprends.  
 La passeur s'appelle Charon. Il est rigoureux. Il ne prend que ceux  
 dont le corps est au tombeau, enseveli  
 Regarde les repoussés : c'est le peuple des morts qui n'ont pas de  
 sépulture  
 on ne leur a pas rendu les derniers devoirs, ils doivent rester  
 dérivants, effrayés, absolument misérables. Dans des siècles, ils  
 passeront.  
 Énée frissonne. Dans la meute il a vu Palinure, dont le regard  
 fou de douleur, de tristesse, d'innocence  
 est planté sur lui.

Ils descendent au fleuve. Charon, qui voit venir ces vivants  
 s'émeut, gémit, s'affole  
 leur fait des signes, leur clame l'ordre d'arrêter.  
 La prêtresse lui dit : Écoute-nous, noble gardien du fleuve  
 (noble gardien : un chacal, il pue. N'aie pas peur, il ne comprend  
 rien. Tu pues, la hyène ? Ha. Je ris.)

Ne crains rien ! On ne vient pas t'arracher un mort pour le ramener  
 au jour (c'est sa hantise)  
 le Troyen Énée, fils de déesse, célèbre par son cœur et ses armes,  
 rend visite à son père.  
 Il ne nous croira pas, le putois ! rien n'y fait. Et le rameau ? regarde-  
 le, le rameau ! Il se tait. Il s'aplatit. C'est un chien. Non, c'est  
 un crabe. Non, c'est  
 Le passeur leur fait une place dans la barque, qui s'enfonce dans  
 l'eau noire  
 sous ce poids inaccoutumé de corps, de vie  
 et passe le cortège vers le fond des Enfers.

L'au-delà du fleuve, la seconde rive.  
 les morts, ici et là, sont rassemblés, font des groupes, des gerbes  
 liées, des bouquets à force couleurs.  
 Énée peut les reconnaître : ils sont familiers  
 Ici les enfants tombés morts du sein de leur mère, avant toute lumière  
 et le premier jour  
 ici les accablés de souffrance, de détresse, suicidés  
 ici les morts que fait la passion : Phèdre, Eryphile toute sanglante,  
 Pasiphaé, Laodamie  
 et Didon la Reine qui passe sous ses yeux  
 Arrête-toi, Didon, dis un mot pour moi, que ce n'est pas ma faute,  
 que je ne l'ai pas voulu  
 mais elle refuse de le regarder, fixe les yeux au sol en marchant  
 et, brusque, s'enfuit vers de sombres forêts  
 Ici les guerriers illustres (ils avancent, les deux voyageurs)  
 Tydée, Parthénopée, Adraste  
 César en Gaule, Marc-Antoine en Orient, Alexandre traversant l'Asie  
 Hannibal avec ses éléphants sur les Alpes, Saint-Louis en Afrique,  
 l'amiral Nelson à Trafalgar, Abd El Kader  
 et ils passent.

Puis, ils se trouvent au pied d'une muraille sombre  
 très haute, enceinte mauve, violacée, archaïque, fermée de parois  
 épaisses  
 au sommet desquelles d'obscures silhouettes, en armes, se promènent  
 lentement.  
 Sur le côté, un jardin est adossé à la bâtisse, clôturé de grilles. On y

aperçoit un prisonnier qui marche, sans cesse. Il est secoué de mouvements étranges.

Énée demande : Quel est ce bâtiment, Sibylle ? Le silence fait peur. Dans certains parcs des villes modernes, il y a des prisons pour les grands animaux sauvages, et, à côté, un espace en plein air, imitant la nature libre, où ils peuvent venir, le jour mais bordé de ravins, de tranchées, de clôtures : c'est une prison aussi.

Ce jardin barbelé m'y fait penser. Pas à toi ?

(Ils approchent.) Ô Sibylle, je le reconnais, c'est Staline !

Comme il est surprenant ! il secoue les épaules. Mais c'est qu'il pleure ! Regarde, il hoquète

Dis, Staline, pourquoi tu pleures ? C'est moi, Énée, fils de déesse Sibylle, il ne répond pas. Les sanglots bloquent sa gorge.

Et la prêtresse : oui, celui-là pleure tout le temps.

Alors Staline lève vers le visiteur ses yeux ravagés de larmes et lui dit

Tous les jours ils viennent, me questionnent dans des langues que je ne comprends pas je ne sais pas comment répondre, je m'enfonce c'est toujours un peu plus confus

toutes mes raisons, ils les détournent ils me regardent comme des animaux surpris la nuit, ils reviennent

je ne dors jamais

ils se relaient, ils se succèdent, je ne les comprends pas quand ils parlent

et je pleure, tout le temps, je n'arrive pas à m'arrêter.

Le jour déclinait. La Sibylle tirait son compagnon par la manche.

– Allons, Énée. L'heure qui t'est consentie est dépassée. Il reste du chemin.

Ne t'attarde pas ici. Regarde les autres, ils viennent tous aux fenêtres ils ont entendu du bruit, et maintenant ils se pressent derrière les barreaux, pour essayer de voir

Pétain, Robespierre, Hérode

ils sont des milliers aux lucarnes

avec toujours ce visage dévoré de honte et d'effroi

et les autres, qu'on peut imaginer par millions, en cortège, tournant

en rond dans les cours intérieures  
 ceux qu'on ignore, ceux qu'on ne voit pas  
 Laisse. Tu ne pourras pas entrer. Repartons.

Ils marchèrent pendant des heures, sans rien dire  
 et puis, arrivèrent dans un pays tranquille  
 tout simple, fleuri, vert et rouge  
 rouge par les fleurs (mais bleu aux marches du ciel, irisé, limpide)  
 vert par toutes sortes d'herbes légères et de feuillages profonds.  
 Les balcons y étaient en forme de sourires  
 les nuages en écharpes, en escaliers  
 les rivières en regards et les vallées en mouvements des hanches, des  
 reins  
 pays avec son propre soleil, ses propres lunes, ses étoiles en corolle  
 qui dansent.

On y trouve des hommes et des femmes, ce sont les Bienheureux,  
 ceux dont la vie a été justifiée, renouvelée, reprise  
 par un simple coup de cœur, par un geste de vérité.  
 Ils sont là, tous. Ils s'occupent.

Certains se livrent aux jeux du corps, à la lutte, aux exercices de  
 légèreté, aux petites chienneries qu'on se fait dans l'herbe, l'un  
 l'autre

comme petits chiens et petites chiennes  
 D'autres chantent, en chœurs complexes, de parfaites harmonies  
 s'aidant parfois de tubes, de peaux tendues, de cuivres savamment  
 enroulés

qui font là de profondes recherches.

Il y a des bêtes, des plantes. La vache et l'ourse paissent ensemble :  
 ensemble dorment leurs petits  
 le lion, comme le bœuf, mange de la paille.

Énée s'approche, et demande : pouvez-vous me dire, Bienheureux,  
 où est le noble Anchise ? Je le cherche. C'est mon père.

On le lui montre. Anchise est en haut d'une colline, observant la  
 plaine, les gens

Il semble serein, et pourtant  
 une nuance de mélancolie semble suspendue dans ses yeux

Quand il aperçoit son fils, il s'exclame  
 mon fils, mon petit artichaut, mon gamin

Enfin te voici, tu arrives ! Tu as pu triompher des obstacles, de la  
 route  
 Et le fils : oui, la route était porteuse de troubles et d'incertitudes,  
 papa  
 mais je suis arrivé en Italie. La flotte, notre flotte est amarrée dans  
 les eaux tyrrhéniennes. Et me voilà.  
 – Allons, c'est bien. Assieds-toi. J'espère que tu as mangé : ici on ne  
 trouve pas grand-chose,  
 les morts se nourrissent peu. Cela fait partie de ce que je leur  
 reproche  
 Viens-là, maladroit. Pose tes fesses. Nous avons beaucoup à nous  
 dire.

Vois-tu, lorsque je vous ai quittés, en Sicile,  
 lorsque j'ai franchi les eaux du Styx pour venir dans cette région  
 j'ai eu le temps de réfléchir, tout était devenu plus calme  
 et, brusquement, je me suis mis à considérer les choses d'une façon  
 très différente.  
 Nous avons pensé tous les deux, pendant longtemps, que l'épreuve,  
 le pire, la souffrance  
 c'était l'exode et la migration sur les eaux.  
 Parvenir au bout du voyage, trouver un pays, un bout de terre pour  
 bâtir et fonder  
 ce serait une joie infinie, parfaite, inaltérable.  
 Eh bien, aujourd'hui, il me semble  
 que le plus dur de l'épreuve est à venir.  
 Oui, Énée, je dois te faire cette révélation douloureuse,  
 c'est une ère dure qui commence.

J'ai vu l'avenir des nations et des hommes se déployer devant mes  
 yeux.  
 Tu ne peux pas imaginer.  
 Quelle cohorte de massacres,  
 Combien de peuples, combien de pauvres gens criant de détresse  
 seront broyés comme nous, et plus douloureusement que nous  
 j'ai vu des nations entières exterminées par le feu et la hache  
 j'ai vu un grand juif, très aimable par ailleurs, cloué sur un pylone de  
 bois  
 et les clous lui traversent les membres, les mains et les pieds

et tant d'autres malheureux, comme lui absolument innocents de  
 toute faute grave, je m'en porte garant, je le sais  
 suppliciés, passés à la roue, déchirés dans la chair  
 humiliés, bafoués, et on leur crachera au visage  
 j'ai vu dans une cour de prison, c'est vrai, je l'ai vu, des prisonniers  
 sans défense qu'on jettera dans une fosse aux excréments, pour  
 les tuer, devant l'assemblée de leur camarades  
 des peuples jetés à la mer, des peuples poussés dans le feu, calcinés  
 et des cités recevant du ciel la mort en déluge  
 des foules de fuyards qu'on décime à coups de hache  
 je l'ai vu

Mais qui le fait, mon balourd, mon gamin  
 mon artichaut,  
 qui le fait ?  
 ce ne sont pas les éléments déchaînés, ni la colère des dieux  
 ce sont des hommes, avec de petites mains, des bouches comme les  
 autres, de grands regards d'enfants  
 j'en ai pleuré de dégoût, Énée  
 ce sont les nations aussi, qu'on a voulu massacrer  
 qui ont connu les exodes, les navires exterminés, les plaies, le feu  
 il n'y a pas de peuple massacreur  
 né massacreur  
 resté massacreur pour toute son histoire  
 ça s'acquiert  
 ça s'apprend  
 et nous, alors ?  
 pourquoi pas nous ?  
 nous, Troyens qu'on a voulu détruire  
 et qui sommes là, bien vivants  
 qui allons donner naissance à un peuple inattendu, expérimental  
 ferons-nous, à notre tour, cette sorte de guerre ?

Il faut réussir, Énée.

Il le faut.

C'est au moment où tu poses le pied sur la terre que tout commence.

Ne touche pas, par un seul de ses cheveux, l'enfant d'une nation  
 voisine

respecte-le, il est béni, c'est un saint ! l'étranger qui te côtoie est un



saint  
 l'offense à lui est une offense aux dieux  
 ou bien plus grave, encore.

Tu comprends, on voit des choses ici, il y a des spectacles  
 ils veulent tous reprendre leur vie, gâchée, absurde  
 et ils sont tristes, tristes  
 Et Staline qui pleure tout le temps !

Voilà. Va-t-en, mon fils béni, je t'embrasse.  
 Mais je n'ai pas de joues ni de lèvres au sens terrestre, je suis une  
 ombre des profondeurs, un corps tout différent  
 Alors je t'embrasse de loin : comme ça. Salut.

Il y a deux portes au royaume du Sommeil, aux espaces d'en  
 dessous.  
 Par l'une, on peut entrer, ou sortir, vraiment.  
 Par l'autre, passent les illusions, les songes, les chimères, qui, aussi,  
 nous viennent d'en bas  
 Énée, et la Sybille, s'en vont par la première  
 et montent, vivement, vers la flotte, les compagnons.

Les Troyens sont au port, ils attendent.  
 Ils boivent, caressent des filles, mangent des animaux assassinés.  
 Ils voient venir leur chef, par une route issue des profondeurs,  
 arrivant on ne sait d'où.  
 Lui, il regarde son peuple, ce qu'il en reste : quelques dizaines de  
 braillards, de soudards, des femmes intrépides, des enfants  
 malicieux,  
 Des vieillards heureux de mourir en étant arrivés.  
 Il les regarde : quelques larmes lui coulent au visage, se font un  
 chemin dans ses rides  
 il avance, embrasse ses amis, fait un signe aux autres, gorge serrée,  
 et puis, comme un soldat perdu, comme un enfant prodigue, comme  
 un chien essoufflé qui rentre  
 le grand Énée, tragique, reprend sa place parmi les siens.

*Marseille,  
 mars-août 1982*

## *Générique*

### *L'Enéide, d'après Virgile*

de Denis Guénoun

Création en septembre 1982 aux Centres Fontblanche (Vitrolles, Bouches du Rhône)

Un spectacle du Théâtre-Ensemble de Marseille (Groupe de Marseille de l'Attroupement)

Mise en scène : Denis Guénoun

Musique : Denis Guénoun (avec la collaboration d'Etienne Jesel et Dominique Papineau)

Acteurs : Didier Bernard, Jean-Michel Bruyère, Sylvie Coulon, Laurent Davy, Pierre Lhiabastres, Jocelyne Mazuir, Nicolas Ramond, Sylviane Thomas

Musiciens : Denis Guénoun, Rony Holan, Etienne Jesel, Micou Papineau

Chorégraphie : Jocelyne Mazuir

Lumière : Gerdi Nehlig

Son : Jacqueline Ripart

Régie, direction technique : Philippe Lacroix, Jean-Michel Bruyère

Costumes et toiles teintes : Anne Autran, Françoise Autran

Décor : Claude Forget

Masques : Louis-David Rama

Peinture : Atelier Passe-Muraille

Administration : Christine Fabre

Publicité, information : April (sur mer)

Coordination générale, édition : Pierre Lhiabastres

Enquête vidéo en collaboration avec : Vidéo 13 (Marseille)

Spectacle coproduit par Théâtre Provisoire (Marseille)

\*

## **Résumés**

pour la présentation en trois épisodes

### I. Au début du chant III :

*L'histoire a commencé par la guerre de Troie. Après dix ans de siège, les Grecs ont pris la ville, rasé les murs, massacré les vaincus.*

*Une partie des Troyens, quelques centaines, s'est enfuie par la mer sous la conduite d'un chef : Énée. Après plusieurs années de navigation, ils accostent sur les terres de Lybie, à Carthage. Là, ils sont accueillis, très chaleureusement, par la reine Didon, qui s'est enfuie elle aussi de sa ville natale, et a entrepris sur cette terre la construction d'un pays nouveau. En l'honneur des Troyens, et de leur chef, elle fait donner une fête, un grand repas et, à la fin de ce banquet, supplie Énée, son hôte, de raconter toute son aventure, ses malheurs, son voyage.*

*Énée raconte donc comment les Grecs, par ruse, ont réussi à prendre la ville, en simulant la défaite, le départ de leur flotte, et en laissant sur la plage devant Troie un gigantesque cheval de bois, rempli de guerriers d'élite armés. Les Troyens croient reconnaître dans cette construction insolite une offrande à la déesse Minerve, qui leur est hostile, et introduisent le monstre de bois dans la ville. Pendant la nuit, les guerriers sortent du cheval pendant que la flotte grecque est revenue. Les portes de la ville sont ouvertes, et l'armée et le peuple de Troie, pris par surprise, subissent une défaite totale, sanglante.*

*Énée raconte cette nuit d'horreur, la ville en feu, le massacre. Mais, au milieu des combats, lui a reçu un ordre divin : sa mission n'est pas de mourir dans cette guerre ; il doit s'enfuir en emmenant avec lui les dieux de la cité, les Pénates, pour reconstruire ailleurs une nouvelle patrie. Alors il prend son père, le vieil Anchise, sur ses épaules, son jeune fils Ascagne par la main et, suivi d'une foule de fuyards, hommes et femmes de tous âges, quitte la ville et gagne les montagnes toutes proches.*

### II. Au début du chant V :

*Les Troyens ont perdu la guerre. Leur ville a été détruite, leur nation massacrée. Néanmoins, une partie du peuple a réussi à s'enfuir sur des*

*bateaux : hommes et femmes, vieillards, enfants, sous la conduite d'un chef, Enée.*

*Depuis des années, ils sont sur la mer, et cherchent un abri, un havre pour mettre fin à leur course épuisante, une nouvelle patrie. Des oracles leur ont appris qu'ils doivent rejoindre un pays lointain : l'Italie. Là, ils pourront fonder leur nouvelle cité, donner naissance à une nation glorieuse. Et ils naviguent, depuis des années, en direction de ce rivage inconnu, ayant à subir tour à tour les tempêtes, la haine des dieux, les maladies, la mort des êtres proches, le découragement. Et aussi les fausses arrivées, les havres trompeurs. Parfois, dans tel ou tel port, ils trouvent d'autres Troyens, installés, qui ont mis un terme au voyage ; ou bien ils rencontrent la haine, la fureur méchante, le rejet. Parfois aussi, ils trouvent une passion, un amour brûlant et sauvage. Mais dans tous les cas, ils repartent, et font voile vers l'Italie : c'est la promesse qui les tient en vie, c'est leur horizon.*

*Maintenant ils viennent de quitter Carthage. Enée a dû s'arracher aux bras d'une reine merveilleuse, Didon, qui, de désespoir, s'est donné la mort. Les bateaux sont de nouveau en pleine mer. Après sept ans d'exode et d'espairs déçus, le peuple est harassé.*

## *Table*

<b>Préface à la nouvelle édition.....</b>	<b>2</b>
<b>CHANT I.....</b>	<b>7</b>
<b>CHANT II.....</b>	<b>24</b>
<b>CHANT III.....</b>	<b>41</b>
<b>CHANT IV.....</b>	<b>56</b>
<b>CHANT V.....</b>	<b>74</b>
<b>CHANT VI.....</b>	<b>86</b>
<b>Générique.....</b>	<b>98</b>
<b>Résumés.....</b>	<b>99</b>
<b>Table.....</b>	<b>101</b>